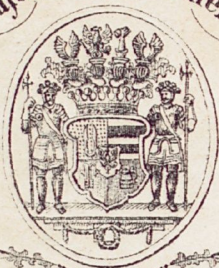


Zur

Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 4266

00 *[Handwritten signature]*

CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.



CHEF-D'ŒUVRES

12

B E G N A N D





Peint par H. Rigaud.

Gravé par Hecht 1799.

CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,
rue Jacques, n^o. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE,



L43

AVERTISSEMENT

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES DE REGNARD.

IL paroît inutile de s'étendre sur la célébrité des ouvrages dramatiques de M. Regnard : tout le monde les connoît et les applaudit journellement , tant dans la lecture , qu'aux représentations que l'on donne souvent sur le théâtre français. Comme le nom de M. Regnard est beaucoup plus répandu que les faits qui composent sa vie , le lecteur ne sera pas fâché d'en trouver ici un récit abrégé , suivi d'un catalogue chronologique de ses comédies , représentées , tant sur le théâtre des anciens comédiens italiens , que sur celui des français.

Jean - François REGNARD , le meilleur des nos poètes comiques après Moliere , naquit à Paris , l'an 1656 ; fils unique et héritier d'un bien considérable , il reçut une édu-

cation proportionnée à sa fortune. Il étoit grand , bien fait et de fort bonne mine. Son père étant mort comme il finissoit ses exercices à l'académie , il se trouva en jouissance d'un revenu qui le mit en état de figurer dans le grand monde : cependant le goût de voyager prit le dessus sur les plaisirs que son opulence pouvoit lui procurer dans sa patrie.

De tous les pays qui excitoient la curiosité de M. Regnard , celui de l'Italie lui parut mériter la préférence. Ce voyage fut des plus heureux ; car s'étant trouvé dans le cas de jouer , et de jouer très-gros jeu , la fortune lui fut si favorable , qu'il rapporta à Paris , tous les frais de son voyage compris , plus de dix mille écus.

Cette somme , jointe à la succession de son père , qui montoit à quarante mille écus , auroit dû fixer M. Regnard à Paris ; mais le ressouvenir flatteur des plaisirs qu'il avoit goûtés en Italie , le rappela une seconde fois en ce pays.

Etant à Bologne , il devint amoureux d'une dame provençale , qu'il n'a fait connoître que

sous le nom d'*Elvire*, et le mari de cette dame que sous celui de *de Prade*. Quoi qu'il en soit, après diverses aventures, cette dame lui proposa de revenir en France; et M. Regnard, trop épris des charmes de sa maîtresse pour lui refuser sa demande, saisit la première occasion qui se présenta, et s'embarqua avec la dame provençale et son mari à Civita-Vecchia, sur une frégate angloise, qui faisoit route pour Toulon. Après quelques jours de navigation, cette frégate fut attaquée par deux vaisseaux algériens; et après un combat de trois heures, dans lequel le capitaine anglois perdit la vie, le reste de l'équipage fut obligé de se rendre au pouvoir des corsaires, qui conduisirent leur prise à Alger. Ce malheur arriva le 4 octobre 1678.

A peine M. Regnard fut arrivé à Alger, qu'il y fut vendu quinze cens livres, et la belle provençale mille livres. Comme il avoit toujours aimé la bonne chère, et qu'il étoit grand faiseur de ragoûts, son habileré en ce genre lui procura l'emploi de cuisinier chez son maître

§ AVERTISSEMENT.

Achmet Talem ; et bientôt ses manières prévenantes , son enjouement et sa bonne mine le firent aimer de ses femmes favorites. Mais Achmet Talem , homme cruel et jaloux , ayant découvert ses intrigues , le livra à la justice , pour être puni selon la rigueur des loix , qui ordonnent qu'un chrétien , trouvé en flagrant-délit avec une mahométane , expie son crime par le feu , ou se fasse mahométan. Le consul de la nation française , qui avoit reçu depuis peu de jours une somme considérable pour racheter Regnard , ayant appris le malheur qui lui étoit arrivé , interposa son autorité , et alla trouver Achmet Talem , qui d'abord ne voulut rien écouter ; mais le consul ne se rebutant pas , lui représenta que rien n'étoit plus trompeur que les apparences ; que , quand même la chose seroit vraie , il y auroit peu de gloire à lui de faire périr son esclave ; que d'ailleurs , en le perdant , il perdroit une somme considérable qu'il avoit à lui donner pour sa rançon. Cette dernière raison fut plus forte que les autres : Achmet Talem se laissa gagner. Il retira Regnard des mains

AVERTISSEMENT.

du divan , en avouant qu'il l'avoit accusé sur un simple soupçon , et que son crime n'étoit confirmé par aucune preuve ; et il le remit en liberté , après avoir reçu le prix dont il étoit convenu avec le consul.

Voilà comment Regnard raconte ses aventures d'Alger , dans son petit roman , intitulé *la Provençale* , où il ne fait aucune mention de son voyage de Constantinople. On ignore les raisons qui ont pu l'obliger à garder le silence sur son séjour en cette ville ; mais voici la vérité du fait. Au bout de quelque temps de séjour à Alger , son maître Achmet Talem , ayant affaire pour son commerce avec les ministres de la Porte Ottomane , l'emmena avec sa Provençale à Constantinople , où ils essayèrent , pendant plus de deux ans , une captivité très-rigoureuse. Enfin Regnard ayant trouvé le moyen de faire savoir sa triste situation à sa famille , on lui envoya douze mille livres , qui servirent à payer sa rançon , celle de sa Provençale , et celle de son valet-de-chambre ; et ils repassèrent tous les trois en France , sur un vaisseau français qui les mena heureuse-

ment à Marseille. Regnard ayant ainsi recouvré sa liberté, revint aussitôt à Paris, portant avec lui la chaîne dont il avoit été chargé pendant son esclavage, et qu'il a toujours conservée avec soin dans son cabinet, pour se rappeler incessamment la mémoire de cette disgrâce. Mais il ne fut pas guéri pour cela de sa passion pour les voyages.

En recouvrant sa liberté et celle de sa belle maîtresse, M. Regnard reçut la nouvelle de la mort de de Prade, qui étoit resté à Alger; de sorte que rien ne s'opposoit plus à son bonheur, que les scrupules d'Elvire, qui par bienséance demanda quelque temps pour marquer le deuil de son époux. Tout amoureux qu'étoit M. Regnard, il ne put s'opposer à ce que souhaitoit la belle Provençale; et pour mettre ordre à ses affaires, il revint à Paris avec Elvire, pour attendre cet heureux moment, où il devoit être récompensé de toutes les disgrâces qu'il avoit éprouvées pour cette belle personne. Mais le sort en décida autrement: ce mari, qui depuis huit mois étoit au rang des morts, reparut tout-à-coup, accompagné

de deux religieux Mathurins qui l'avoient racheté à Alger, et qui le présentèrent à son épouse. Le retour de de Prade fut célébré par une nouvelle noce. M. Regnard pénétré, comme on peut le penser, de cet événement, ne voulut point être présent à cette cruelle cérémonie : il quitta Paris pour la troisième fois, dans le dessein de n'y revenir que lorsqu'il seroit guéri de son amour.

Il partit de nouveau de Paris le 26 avril 1681, et s'en alla en Flandre et en Hollande, puis en Dannemarck et en Suède. Etant à la cour de Suède, le roi l'engagea à voir la Laponie, et lui offrit toutes les commodités nécessaires pour y aller. Regnard, à la sollicitation de ce prince, entreprit ce voyage, et partit pour cette grand entreprise. Il s'embarqua à Stockholm, pour passer à Torno, le mercredi 23 juillet de la même année, avec deux gentilshommes français, les sieurs *de Fercourt* et *de Corberon*. Il parcourut toute la Laponie. Il arriva à Torno, qui est la dernière ville du monde du côté du Nord, située à l'extrémité du golfe de Bothnie. Il remonta

le fleuve qui porte le même nom que cette ville, et dont la source n'est pas éloignée du cap du Nord. Il pénétra jusqu'à la mer Glaciale, et l'on peut dire qu'il ne s'arrêta qu'où la terre lui manqua. Enfin il arriva à la montagne de *Metawara*, le 22 août suivant, où il fut obligé de terminer sa course. Et ce fut au haut de cette montagne qu'il grava sur un rocher, en quatre vers latins, pour lui et ses camarades, cette inscription, qui vraisemblablement ne sera jamais lue que des ours.

Gallia nos genuit, vidit nos Africa, Gangem
 Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem;
 Casibus et variis acti terrâque marique,
 Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit Orbis.

DE FERCOURT, DE CORBERON, REGNARD.

Anno 1681, die 22 Augusti.

Après cette expédition, Regnard revint à Stockholm, et rendit compte au roi de tout ce qu'il avoit vu de remarquable en Laponie, des mœurs, de la religion, et des usages singuliers de ses habitans. Il ne demeura que fort

peu de temps à Stockholm ; il en partit le 3 octobre 1681. Il traversa la mer Baltique , et vint débarquer à Dantzick , d'où il passa en Pologne , de-là en Hongrie , et ensuite en Allemagne ; et enfin , après deux ans d'absence , il revint en France , le 4 décembre 1683 , entièrement guéri de son amour et de sa passion pour le jeu et pour les voyages.

Pour lors il fixa son séjour à Paris , où la fortune lui permit de passer sa vie avec beaucoup d'agrémens. Il acheta une charge de trésorier de France au bureau des finances de Paris , qu'il a exercée pendant vingt ans ; et il ne songea plus qu'aux plaisirs de la bonne chère , et à bien recevoir chez lui ce qu'il y avoit en France de plus grand , de plus distingué et de plus aimable.

La description qu'il fait dans son *Épître à M**** , de la maison qu'il avoit à Paris , au bout de la rue de Richelieu , au bas de Montmartre , et les noms illustres des personnes qui lui ont fait l'honneur de l'y venir voir , ne laissent aucun lieu de douter de cette vérité.

Au bout de cette rue , où ce grand cardinal
Ce prêtre conquérant , ce prélat amiral , etc.

Voyez *Tome IV.*

Regnard acheta aussi les charges de lieutenant des eaux et forêts et des chasses de la forêt de Dourdan. Il acquit , peu de temps après , la terre de Grillon , située près de Dourdan , à onze lieues de Paris , où il passoit le temps de la belle saison , et où il chassoit le cerf et le chevreuil. Quelques années avant sa mort , il se fit recevoir grand-bailli de la province de Hurepoix au comté de Dourdan ; et il est mort revêtu de cette charge. Il n'épargna rien pour embellir son château et sa terre de Grillon , et il profita , avec un art infini , de tous les avantages dont la nature avoit pourvu si libéralement ce beau lieu ; de sorte qu'il en fit un séjour enchanté. Pour donner une idée de la vie agréable que Regnard passoit à Grillon avec ses amis , il suffit de lire *le Mariage de la Folie* , divertissement pour la comédie des *Folies amoureuses* , que l'auteur semble avoir composé à cette intention , en

s'y désignant sous le nom de Clitandre. *Tome III. Scène I.*

On peut terminer la peinture qu'il fait dans cette scène, par la description du château et des jardins de Grillon, telle que Gacon, ami de Regnard, l'a composée, et l'a insérée dans sa XVII^e épître, adressée à MM. de Clerville et Rougeault, page 176 du POËTE SANS FARD, édition de 1701.

C'est dans cette agréable retraite, que Regnard écrivit la relation de ses voyages, et qu'il composa la plupart de ses comédies. Il y mourut le jeudi 5 septembre 1710, âgé de 54 ans, sans avoir été marié, fort regretté de tous ses amis, des gens de lettres, et particulièrement des amateurs de la scène française.

Regnard mourut sans avoir été malade, et par sa seule imprudence. Il n'avoit point de foi aux médecins: il étoit fort replet et grand mangeur. Un jour qu'il se sentit un peu incommodé de quelques restes d'indigestion; il lui prit envie de se purger de sa propre ordonnance, mais d'une façon fort extravagante. Il étoit à Grillon, où il avoit passé toute la belle

saison à faire une chere très-délicate : il demanda à un de ses paysans quelles étoient les drogues dont il composoit les médecines qu'il donnoit à ses chevaux ; le paysan les lui nomma : Regnard sur-le champ les envoya acheter à Dourdan, s'en fit une médecine, l'avalala le lendemain : mais deux heures après qu'il l'eut prise, il sentit dans l'estomac des douleurs si aigues, qu'il ne put demeurer au lit. Il fut obligé de se lever, et de se promener à grands pas dans sa chambre, pour tâcher de faire descendre sa médecine qui l'étouffoit. Ses valets montèrent à ce bruit, jugeant qu'il se trouvoit mal ; mais à peine furent-ils entrés, que son oppression redoubla. Il tomba dans leurs bras, sans connoissance et sans voix, et il fut suffoqué sans pouvoir recevoir le moindre secours.

Tout le monde ne convient pas de toutes les circonstances de sa mort. Il est bien vrai qu'il mourut d'une médecine prise mal-à-propos, et à la suite d'une indigestion ; mais, dit-on, d'une médecine ordinaire, dont il ne seroit point mort, s'il n'avoit point eu

l'imprudence d'aller à la chasse le même jour qu'il l'avoit prise, de s'y échauffer extrêmement, et de boire un grand verre d'eau à la glace à son retour; ce qui causa une révolution si subite et si violente dans son corps, qu'il en mourut le lendemain, sans qu'on pût le secourir.

La petite terre de Grillon fut vendue par ses héritiers après sa mort. Elle appartient ensuite à M. de Magny, fils du célèbre M. Foucault, intendant de Caen, et grand antiquaire. La maison n'est pas grande; mais elle est dans un joli vallon, et très-agréablement située: elle est précisément au bord d'un ruisseau, et toute entourée de bois par derrière. C'est la demeure du monde la plus propre pour un poète.

Regnard et Rivière du Fresny firent chacun, à-peu-près dans le même temps, une comédie du *Joueur*. Ces deux auteurs s'accusèrent réciproquement de plagiat; ce qui donna occasion à l'épigramme suivante:

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,

Trouvèrent qu'un Joueur seroit un caractère
 Qui plairoit par sa nouveauté.
 Regnard le fit en vers , et de Rivière en prose.
 Ainsi , pour dire au vrai la chose ,
 Chacun vola son compagnon.
 Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre
 ouvrage ,
 Dit que Regnard à l'avantage
 D'avoit été le bon larron.

Despréaux disoit de Regnard , qu'il n'étoit
 pas médiocrement plaisant ; et Voltaire a dit :
*Qui ne se plaît pas avec Regnard , n'est point
 digne d'admirer Molière.*

Regnard fut long-temps brouillé avec
 Despréaux. On prétend qu'ils se raccommodèrent en 1705 , et que l'épître en vers qui est
 à la tête de la comédie des *Menechmes* , adressée
 à Despréaux , à qui la pièce est dédiée , fut
 le sceau de cette réconciliation. Cependant
 on doute qu'elle ait été bien sincère de la part
 de Regnard ; car il auroit dû supprimer la sa-
 tire qui a pour titre , *le Tombeau de M. Boileau-
 Despréaux* , qui est remplie de traits noirs et
 malins. Regnard avoit naturellement l'esprit

caustique , et il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait laissé des satires aussi bonnes que celles de son adversaire.

Sans entrer dans le détail des beautés et des défauts qu'on remarque dans les comédies de M. Regnard , on joint à cet abrégé de sa vie , un catalogue chronologique des pièces qu'il a composées , tant pour le théâtre des anciens comédiens italiens , que pour celui des comédiens français ; ainsi qu'un *Ballet* , représenté par l'académie royale de musique.

C A T A L O G U E

DES PIÈCES

DE REGNARD.

COMÉDIES

AU THÉÂTRE ITALIEN.

A lui seul.

LE DIVORCE, comédie italienne, avec des scènes françaises. Trois actes et un prologue ; le tout en prose. 17 mars 1688,

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS, pièce italienne en trois actes, mêlée de scènes françaises, en prose. 5 mars 1689.

ARLEQUIN, HOMME A BONNES FORTUNES, pièce italienne en trois actes, mêlée de scènes françaises, en prose. 10 janvier 1690.

LA CRITIQUE D'ARLEQUIN, HOMME A
BONNES FORTUNES, comédie française, en
prose et en un acte. 1 mars 1690.

LES FILLES ERRANTES, comédie italienne
en trois actes, mêlée de scènes françaises, en
prose. 24 août 1690.

LA COQUETTE, OU L'ACADÉMIE DES
DAMES, comédie italienne en trois actes,
mêlée de scènes françaises, en prose. 17 jan-
vier 1691.

LA NAISSANCE D'AMADIS, comédie fran-
çaise en un acte, mêlée de scènes en prose et
en vers. 18 février 1694.

A U M Ê M E T H Ê A T R E.

Avec M. RIVIERE DU FRESNY.

LES CHINOIS, comédie française, en
prose, quatre actes, et un prologue aussi en
prose. 12 décembre 1692.

LA BAGUETTE DE VULCAIN, comédie

française en un acte, mêlée de scènes en prose et en vers. 10 janvier 1693.

LA FOIRE S. GERMAIN, comédie française en trois actes et en prose, mêlée de quelques scènes en vers, et de scènes italiennes. 26 décembre 1695.

LES MOMIES D'EGYPTE, comédie française, en prose et en un acte. 19 mars 1696.

(Toutes ces pieces sont imprimées dans le théâtre italien de GHERARDI, 6 volumes in-12. Paris, Briasson.)

A lui seul.

LE CARNAVAL DE VENISE, ballet en trois actes et un prologue, musique de M. Campra, représenté par l'académie royale de musique, au mois d'avril 1699.

A U T H É A T R E F R A N Ç A I S .

A lui seul.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME, comédie en prose et en un acte, avec un divertissement.

9 mai 1694. (On croit cette pièce de M. du Fresny.)

LA SÉRÉNADE, comédie en prose et en un acte, avec un divertissement. 3 juillet 1694.

LES BOURGEOIS DE FALAISE, ou LE BAL, comédie en vers et en un acte, avec un divertissement. 14 juin 1696.

LE JOUEUR, comédie en vers et en cinq actes. 19 décembre 1696.

LE DISTRAIT, comédie, en vers et en cinq actes. 2 décembre 1697.

DÉMOCRITE, comédie en vers et en cinq actes. 11 janvier 1700.

LE RETOUR IMPRÉVU, comédie en prose et en un acte. 11 février 1700.

LES FOLIES AMOUREUSES, comédie en trois actes, en vers, précédée d'un prologue en vers libres; et suivie du MARIAGE DE LA FOLIE, divertissement en un acte et en vers libres. 15 janvier 1704.

LES MÉNECHMES, comédie en vers et en cinq actes, précédée d'un prologue en vers libres. 4 décembre 1705.

LE LÉGATAIRE, comédie en vers et en cinq actes. 9 janvier 1708.

LA CRITIQUE DU LÉGATAIRE, comédie en prose et en un acte. 19 février 1708.

LE JOUEUR,

COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES;

Représentée, pour la première fois, le mer-
credi 19 décembre 1696.

PERSONNAGES.

GERONTE, père de Valère.

VALERE, amant d'Angélique.

ANGELIQUE, amante de Valère.

LA COMTESSE, sœur d'Angélique.

DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique.

LE MARQUIS.

NERINE, suivante d'Angélique.

MADAME LA RESSOURCE, revendeuse à la toilette.

HECTOR, valet de Valère.

M. TOUTABAS, maître de trictrac.

M. GALONIER, tailleur.

MADAME ADAM, sellière.

UN LAQUAIS d'Angélique.

TROIS LAQUAIS du Marquis.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.



LE JOUEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR *dans un fauteuil, près d'une toilette.*

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé notre voisinage.
Que servir un joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier ?
Je ronflerois mon saoul, la grasse matinée,
Et je m'enivrerois le long de la journée :
Je ferois mon chemin ; j'aurois un bon emploi ;
Je serois, dans la suite, un conseiller du roi,

Rat-de-cave, ou commis; et que sait-on? Peut-être
 Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître:
 J'aurois un bon carosse à ressorts bien lians;
 De ma rotondité j'emplirois le dedans:
 Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune;
 Et tel change de meuble et d'habit chaque lune,
 Qui, Jasmin autrefois, d'un drap du sceau couvert,
 Bornoit sa garde-robe à son juste-au-corps vert.
 Quelqu'un vient.

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

HECTOR.

Si matin, Nérine, qui t'envoie?

NERINE.

Que fait Valère?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parle pas si fort.

NERINE.

Oh ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrais-tu voir mon maître *in naturalibus* ?

NERINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais, avant qu'il se lève,

Il faudra qu'il se couche ; et franchement....

LE JOUEUR,

NERINE.

Achève.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh ! parle , ou de force , ou de gré.

HECTOR.

Mon maître , en ce moment , n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non , il ne tardera guère ,
 Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire ,
 Ce garçon-là.

NERINE

J'entends. Autour d'un tapis verd
 Dans un maudit brelan , ton maître joue et perd ,
 Ou bien réduit à sec , d'une ame familière ,
 Peut-être il parle au ciel d'une étrange manière.
 Par ordre très-exprès d'Angélique , aujourd'hui
 Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
 Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse ,
 Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse

De ne toucher jamais cornet , carte , ni dé.
Par quelque espoir de gain dont son cœur fut guidé.
Cependant....

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NERINE.

Et qu'and cela seroit , n'aurois-je pas raison ?
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison.
Angélique , entre nous , seroit extravagante
De rejeter l'amour qu'a pour elle Dorante ;
Lui, c'est un homme d'ordre , et qui vit congrument.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NERINE.

Un amant fait et mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit verd.

NERINE.

D'un fort bon caractère ;

Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu !

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont, pour imposer, qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une lèvre qu'on mord, pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue stinkerque à replis tortueux,
Un haut-de-chausse bas, prêt à tomber sous eux,
Qui, faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent, pour tout mérite, étaler leur figure ?

HECTOR.

C'est le goût d'à-présent ; tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moi, réformer cet abus,
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse ;
Qu'elle épouse un joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, et dont tout le métier

Est d'aller de cent lieux faire la découverte
Où de jeux et d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête,
Ta maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois-tu, dans ta tête,
Que l'amour, sur son cœur, ait un si grand pouvoir ?
Elle est fille d'esprit ; peut-être dès ce soir
Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR.

Tarare !

Elle est dans nos filets.

NERINE.

Et moi, je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon !

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nérine et la raison.

HECTOR.

Et nous avons l'amour. Tu sais que d'ordinaire,
 Quand l'amour veut parler, la raison doit se taire ;
 Dans les femmes s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous,
 Quand la raison agit, l'amour a le dessous.
 Ton maître est un amant d'une espèce plaisante !
 Son amour peut passer pour fièvre intermittente ;
 Son feu, pour Angélique, est un flux et reflux.

HECTOR.

Elle est, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oui. C'est la passion qui seule le dévore :
 Dès qu'il a de l'argent, son amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche aussi, quand il n'a pas un sou,
 Tu m'avoueras qu'il est amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh ! j'empêcherai bien....

HECTOR.

Nous ne te craignons guère ?
 Et ta maîtresse, encor hier, promit à Valère
 De lui donner, dans peu, pour prix de son amour,
 Son portrait enrichi de brillans tout autour.
 Nous l'attendons, ma chère, avec impatience :
 Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NERINE.

Ce portrait est tout prêt, mais ce n'est pas pour lui,
 Et Dorante en sera possesseur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NERINE.

N'est-ce pas une honte à Valère,
 Etant fils de famille, ayant encor son père,
 Qu'il vive comme il fait, et que, comme un banni,
 Depuis un an il loge en cet hôtel garni ?

HECTOR.

Et vous y logez bien, et vous et votre clique.

NERINE.

Est-ce de même, dis ? Ma maîtresse Angélique ;

Et la veuve, sa sœur, ne sont dans ce pays
Que pour un temps, et n'ont point de père à Paris.

H E C T O R.

Valère a déserté la maison paternelle,
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle;
Et si monsieur son père avoit voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir;
Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable.

N E R I N E.

Il a tort, en effet, d'être si peu traitable !
Quoi qu'il en soit, enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte; et je vais, de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valère toujours est faux dans sa promesse;
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours;
Qu'il a joué, qu'il joue, et qu'il jouera toujours.
Adieu.

H E C T O R.

Bon jour.

SCENE

SCÈNE III.

HECTOR, *seul.*

AUTANT que je m'y puis connoître;
 Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
 A-t-elle grand tort? Non. C'est un panier percé,
 Qui....

SCÈNE IV.

VALÈRE, HECTOR.

(*Valere paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*)

HECTOR.

Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air harrassé!
 On soupçonne aisément à sa triste figure,
 Qu'il cherche, en vain, quelqu'un qui prête à triple
 usure.

VALÈRE.

Quelle heure est-il?

I.

3

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, monsieur.

VALERE.

Je suis las

De tes mauvais discours ; et tes impertinences. . .

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. (*à part.*) Euh !

HECTOR, *à part.*

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Mé bien ! Me faudra-t-il attendre encor long-temps ?

(*Il se promène.*)

HECTOR.

Mé! la voilà, monsieur.

(*Il suit son maître, tenant sa robe de chambre
toute déployée.*)

VALERE, *se promenant.*

Une école maudite
Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien! Parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie;
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairait-il, monsieur...

VALERE, *se promenant.*

Je me ris de tes coups, j'incague ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraud, ne me romps point la tête.
Vas-t-en.

LE JOUEUR,

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE, *se mettant dans un fauteuil.*

JE VEUX dormir dans un fauteuil.

Que je suis malheureux ! Je ne puis fermer l'œil.
 Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
 Et n'ai pas, grace au ciel, un écu dans ma bourse.
 Hector... Que ce coquin est heureux de dormir !
 Hector.

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *derrière le théâtre.*

MONSIEUR.

VALERE.

Hé bien ! bourreau, veux-tu venir ?

HECTOR, *entre à moitié déshabillé,*

V A L E R E.

N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

H E C T O R.

Las de dormir, monsieur ? Hé ! je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le temps d'ôter mon juste au-corps.

V A L E R E.

Tu dormiras demain.

H E C T O R, *à part.*

Il a le diable au corps.

V A L E R E.

Est-il venu quelqu'un ?

H E C T O R.

Il est, selon l'usage,
Venu maint créancier ; de plus, un gros visage,
Un maître de trictrac qui ne m'est pas connu.
Le maître de musique est encore venu.
Ils reviendront bientôt.

V A L E R E.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré....

LE JOUEUR,

HECTOR.

Qui ? cette honnête usurière,
Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu ?

VALERE.

Justement, elle-même.

HECTOR.

Oui, monsieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse !
Mais enfin, j'ai tant fait, avec un peu d'adresse,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant ;
Et vous aurez, je crois, au plutôt votre argent.

VALERE.

J'aurois les mille écus ! O ciel ! quel coup de grace !
Hector, mon cher Hector, viens çà que je t'embrasse.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai pour en avoir qu'à donner mon billet ?

HECTOR.

Qui le refuseroit seroit bien difficile.
Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.

Pour la réduire au point où vous la souhaitez ,
 Il a fallu lever bien des difficultés ,
 Elle est d'accord de tout , du temps , des arrérages ;
 Il ne faut maintenant que lui donner des gages .

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, monsieur.

VALERE.

Mais y pense-tu bien ?

Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien.

Pour nîpes, nous n'avons qu'un grand fond d'espérance
 Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
 Et dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers,
 Sur de pareils effets, prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ,
 Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots .

Mais, monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

V A L E R E .

Si je l'aime ? Ah ! ce doute m'outrage et me pique.
Je l'adore.

H E C T O R .

Tant pis. C'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux :
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

V A L E R E .

Ne crois pas que le jeu, quelque sort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

H E C T O R .

Oui, mais j'ai bien peur, moi, qu'on ne vous plante-là.

V A L E R E .

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

H E C T O R .

Nérine sort d'ici qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique ;

Que vous jouez toujours , malgré tous vos sermens ,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens :

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon ! cela ne se peut , on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion ,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point. Sans présomption ,
On sait ce que l'on vaut.

HECTOR.

Mais si , sans vouloir rire ,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire ,
Et qu'Angélique enfin pût changer....

VALERE.

En ce cas ,
Je prends le parti.... Mais , cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit , qu'une passion neuve....

VALERE.

En ce cas , je pourrois rabattre sur la veuve ,
La comtesse sa sœur.

HECTOR.

Ce dessein me plaît fort.
J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort.
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle ,
Cette veuve , je crois , ne seroit point cruelle ;
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge , entre nous , ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est dans son caractère une espèce parfaite ,
Un ambigu nouveau de prude et de coquette ,
Qui croit mettre les cœurs à contribution ,
Et qui veut épouser , c'est-là sa passion.

VALERE.

Epouser ?

HECTOR.

Un marquis , de même caractère ,

Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VALERE.

Et quel est ce marquis ?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un marquis de hasard fait par le lansquenet :
Fort brave, à ce qu'il dit, intrigant, plein d'affaires ;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires,
Qui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis
Etoit valet-de-chambre avant d'être marquis.
Mais sauvons-nous, monsieur, j'aperçois votre père.

SCENE VII.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

GERONTE.

DOUCEMENT ; j'ai deux mots à vous dire, Valere.

(à Hector.)

Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m'arrêter.

LE JOUEUR,
GERONTE.

Demeure-là, maraud.

HECTOR, *à part.*

Il n'est pas temps de rire.

GERONTE.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux,
Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurois souffrir votre libertinage.
Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont, pour la jeunesse, autant de trébuchets.
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage;
Dans ces lieux jour et nuit ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie.

(*à Geronte.*)

C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que l'oie.

GERONTE, *à Hector.*

(*à Valere.*)

Tais-toi. Non, à présent le jeu n'est que fureur;

On joue argent , bijoux , maisons , contrats , honneur ;
Et c'est ce qu' une femme , en cette humeur à craindre ,
Risque plus volontiers , et perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh ! nous ne risquons pas , monsieur , de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux.
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte :
Vous m'avez obligé de vous fermer la porte ;
J'étois las , attendant chez moi votre retour ,
Qu'on fit du jour la nuit , et de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune ,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la lune ,
Se couchant le matin , et se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout ; mais je vous ferai voir
Que si vous ne changez de vie et de manière ,
Je saurai me servir de mon pouvoir de père ,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, à Valere.

Votre père a raison.

LE JOUEUR,
GERONTE.

Comme le voilà fait !
Débraillé , mal peigné , l'œil hagard ! A sa mine
On croiroit qu'il viendrait , dans la forêt voisine ,
De faire un mauvais coup.

HECTOR , *à part.*

On croiroit vrai de lui :
Il a fait trente fois coupe gorge aujourd'hui.

GERONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite ?
Parlez , que dois-je enfin espérer dans la suite ?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement ,
Et ne veux plus jouer , mon père , absolument.

HECTOR , *à part.*

Voilà du fruit nouveau dont son fils le regale.

GERONTE

Quand ils n'ont pas un sou , voilà de leur morale.

VALERE.

J'ai de l'argent encor , et , pour vous contenter ,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GERONTE.

S'il est ainsi, vraiment j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas à Valere.*

Vous acquitter, monsieur! avec quelle monnoie?

VALERE, *bas à Hector.*

(*Haut à son père.*)

Te tairas-tu? Mon oncle aspire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique et la main et l'amour:
Vous savez que pour elle il a l'ame blessée.
Et qu'il veut m'enlever...

GERONTE.

Oui, je sais sa pensée;
Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, *à Geronze.*

Vous n'avez qu'à parler, c'est un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique est fort riche, et point du tout coquette,
Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,
Va te mettre en état de mériter sa main,
Payer tes créanciers....

LE JOUEUR,

VALERE.

J'y vais, j'y cours...

(Il va pour sortir, parle bas à Hector, et revient.)

Mon pere...

GERONTE.

Hé! plaît-il!

VALERE.

Pour sortir entièrement d'affaire,

Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.

Si vous vouliez, monsieur....

GERONTE.

Ah! ah! je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes.

Non. Comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon père, croyez...

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR, à *Géronte*.

Nous paierons l'intérêt

Au denier un.

VALERE.

Monsieur....

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne veux point, mon père, aujourd'hui vous sur-
prendre ;

Et pour vous faire voir quels sont mes desseins,
Retenez ces argent et payez par vos mains.

HECTOR.

Ah ! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encor êtes-vous redevable ?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien ;

HECTOR.

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien,
 Vous ne regretterez nullement la dépense ;
 Et nous ferons , monsieur , la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez , je veux bien faire un dernier effort ;
 Mais , après cela , si....

VALERE.

Modérez ce transport.
 Que sur mes sentimens votre ame se repose.
 Je vais voir Angélique ; et mon cœur se propose.
 D'arrêter son courroux déjà près d'éclater.

SCENE VIII.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR.

J^E m'en vais travailler , moi , pour vous contenter ,
 A vous faire , en raisons claires et positives ,
 Le mémoire succinct de nos dettes passives ,
 Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu.

SCENE IX.

GERONTE, *seul.*

MON frère en son amour n'aura pas trop beau jeu,
 Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
 Je veux rompre l'hymen où son amour aspire;
 Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
 De chagriner mon frère, et marier mon fils.

SCENE X.

M. TOUTABAS, GERONTE,
 TOUTABAS.

AVEC tout les respects d'un cœur vraiment sincère,
 Je viens pour vous offrir mon petit ministère.
 Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
 Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac:
 Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
 Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GERONTE, *à part.*

Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.

(*Haut.*)

Quoi! vous montrez, monsieurs, un tel art dans Paris?

Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
D'un brevet d'espalier ?

TOUTABAS, *d part.*

A quel homme ai-je affaire ?

(*Haut.*)

Comment ! je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
Devroit savoir jouer avant que savoir lire.

GERONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites-maisons.

TOUTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter ré-mi-fa-sol, ou danser un menuet ?
Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante
Avec un vaudeville, ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plutôt se fasse initier ?
Qu'il sache, quand il perd, d'une ame peu commune,
A force de savoir, rappeler la fortune ?

Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
En le divertissant, l'enrichisse à jamais ?

G E R O N T E.

Vous êtes riche, à voir ?

T O U T A B A S.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise,
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans ;
Des gascons à souper dans le brelans fidèles ;
Des chevaliers sans ordre, et tant de demoiselles
Qui, sans le lansquenet et son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hivers la cuisine se fonde
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

G E R O N T E.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim,
Qui forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

T O U T A B A S.

Et c'est de-là que viens la beauté de mon art.
En suivant mes leçons, on court peu de hasard.

Je sais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
 Du sort injurieux corriger la malice ;
 Je sais dans un trictrac, quand il faut un sonnet,
 Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés ;
 Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
 J'en substitue aussi d'autres prudens et sages,
 Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
 Me font, en un instant, enfiler douze trous.

GERONTE.

Eh, monsieur Toutabas, vous avez l'insolence
 De venir dans ces lieux montrer votre science ?

TOUTABAS.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

Et vous ne craignez pas
 Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
 Qui le long de vos reins....

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère ;
 Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GERONTE *le pousse.*

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n'en sors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moi leçon?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême,
Que vous escamotiez un dé comme moi-même.

GERONTE.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,
Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en.

(Il le prend par les épaules)

TOUTABAS.

Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GERONTE.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois ?

GERONTE, *le poussant tout-à-fait dehors.*
Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence ?

SCENE XI.

GERONTE, *seul.*

JE ne puis respirer, et j'en mourrai, je pense.
Heureusement mon fils na point vu ce fripon.
Il me prenoit pour lui dans cette occasion.
Sachons ce qu'il a fait; et, sans plus de mystere,
Concluons son hymen, et finissons l'affaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

MON cœur seroit bien lâche, après tant de sermens,
 D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens.
 Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
 Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
 Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
 Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moi, parler pour Valère ? Il faudroit être folle
 Que plutôt à jamais je perde la parole !

ANGELIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
 Rappeller à mes sens son air et son esprit ;
 Car tu sais qu'il en a.

NERINE.

De l'esprit, lui, madame ?

Il est plus journalier mille fois qu'une femme,
 Il rêve à tout moment, et sa vivacité
 Dépend presque toujours d'une carte, ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moi, je connois le grimoire.
 Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non; l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bien-tôt fait son gîte;
 Mais il se garde bien d'en déloger si vite.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE.

S'il venoit à l'instant,
 Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
 Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique,
 (*Elle se met à ses pieds.*)
 Il vous dit à vos pieds: « Non, charmante Angélique,
 » Je ne veux opposer à tout votre courroux,

- » Qu'un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que vous.
» Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue ?
» Vous ne me dites rien ! vous détournez la vue !

(Elle se relève.)

» Vous voulez donc ma mort ? il faut vous contenter ».
Peut-être en ce moment pour vous épouvanter ,
Il se soufflettera d'une main mutinée ,
Se donnera du front contre la cheminée ,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux
Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colère
Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moi faire.

NERINE.

Vous voilà , grace au ciel , bien instruite sur tout ;
Ne vous démentez point , tenez bon jusqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

LA COMTESSE.

On dit par-tout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue,
Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou,
Qui joueroit votre bien jusqu'au dernier sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour, entre nous, étoit une foiblesse.
Il faut se dégager de ses attachemens,
Que la raison condamne, et qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
 Qu'un époux qui du jeu ressent la tyrannie.
 J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
 Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
 Ivrogne, sans esprit, sot, débauché, colère,
 Que d'être un emporté joueur comme est Valère.

ANGELIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux.

ANGELIQUE.

Moi ? non. Dans ce dessein nos humeurs sont
 conformes.

NERINE.

Il a ma foi reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
 Je vais l'épouser, moi.

ANGELIQUE.

L'épouser ?

LE JOUEUR,
LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce joueur, qu'à l'instant....

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire.

On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ! Fais-je donc un grand
crime

De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait ; et cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage :
Mais qu'est-ce qu'un portrait, quand on aime bien
fort ?

C'est un époux vivant qui console d'un mort.

N E R I N E.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal , au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris , vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valère !

LA COMTESSE.

Oui , ma sœur , à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime ! Ah ! quel aveuglement !
On a certains attraits , un certain enjouement ,
Que personne ne peut me disputer , je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-temps de pleine jouissance ,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

LE JOUEUR,
ANGELIQUE.

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur,
Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage :
Mais ce n'est point par l'or que brillent mes attraits ;
Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres,
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois, de toutes parts,
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts.
Un conseiller de robe, un seigneur de finance,
Dorante, le marquis, briguent mon alliance ;
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valère offrir un cœur entier.
Je fais profession d'une vertu sévère.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valère ?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer ? Mon mérite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eut jamais pour vous qu'une estime stérile,
Un petit feu léger, vagabond, volatile.
Quand on veut inspirer un solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour ;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, et des ans confirmée.
Vous n'en êtes pas là.

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du temps.

NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants,
Mais on vient.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS, *à la Comtesse.*

LE marquis, madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le marquis ? Hé ! non, non , il n'est pas sur mon
compte,

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, NERINE.

LE MARQUIS, *se rajustant, à la Comtesse.*

JE suis tout en désordre : un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois ceas pas ;
Et j'y serois encor dans des peines mortelles,
Si l'Amour, pour vous voir, ne m'eût prêté ses ailes.

LA COMTESSE.

Que monsieur le marquis est galant, sans fadeur !

LE MARQUIS.

Oh ! point du tout, je suis votre humble serviteur.
Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue.

(*Appercevant Angélique.*)

Ah ! juste ciel ! quel est cet admirable objet !

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur ! vraiment, c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle ;
On la prendroit, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour !
Qu'il est sincère ! on voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

Homme de cour, moi ? Non. Ma foi, la cour
m'ennuie ;
L'esprit de ce pays n'est qu'en superficie ;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,

Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir ;
 J'ai de l'esprit, du cœur, plus que seigneur de France.
 Je joue, et j'y ferois fort bonne contenance ;
 Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
 Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, monsieur de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine.
 Ces fades complimens sur de grands mots montés,
 Ces protestations qui sont futilités,
 Ces serremens de mains dont on vous estropie,
 Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie ;
 M'ôtent à tout moment la respiration :
 On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE, *au Marquis.*

Les dames de la cour sont bien micux votre affaire.

LE MARQUIS.

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur
 plaire :

Leur sottie vanité croit ne pouvoir trop haut
 A des faveurs de cour mettre un injuste taux.
 Moi, j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
 L'hiver

L'hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,
 Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
 Je pousse la fleurette, et compte mes raisons.
 Là toute la maison s'offre à me faire fête;
 Valet, fille de chambre, enfans, tout est honnête;
 L'époux même discret, quand il entend minuit;
 Voilà comme je vis, quand par fois dans la ville
 Je veux bien déroger....

NERINE.

La manière est facile;
 Et ce commerce-là me paroît assez doux.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
 Je suis tout naturel, et j'aime la franchise:
 Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise:
 Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
 Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue;
 Vous me parlez, marquis, une langue inconnue?
 Le mot d'amour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détours la chose s'enveloppe;
Et ce mot dit à crud lui cause une syncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE.

Comment ? Qu'est-ce ? Plaît-il ? Parlez ; expliquez-vous.

Parlez donc , parlez donc . Apprenez , je vous prie ,
Que mortel , quel qu'il soit , ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui pût effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pateur ?

ANGELIQUE.

Mais Valère vous aime , et souvent . . .

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire ,
Valère ? Un autre ici conjointement soupire ?
Ah ! si je le savois , je lui ferois , morbleu ! . . .
Où loge-t-il ?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS, *fait semblant de s'en aller,
et revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi ?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma reine ?

Le droit de bienséance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux.
Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement ?

LE MARQUIS.

Non pas autrement.... mais....

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire ? Comment ?...

Parlez.

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

Je ne sais point prendre en main des trompettes,
Pour publier par-tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Hé, ma sœur !

NERINE.

Des faveurs !

LE MARQUIS.

Suffit, je suis discret ;
Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue austère.
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, je saurai de Valère
Quel est, en vous aimant, le but de ses desirs,
Et de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

SCENE V.

ANGELIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS
NERINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

MONSIEUR, c'est de la part de la grosse comtesse.

LE MARQUIS, *le mettant dans sa poche.*

Je le lirai tantôt.

(Le laquais sort.)

SCENE VI.

ANGELIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NERINE, UN
SECOND LAQUAIS.

LE SECOND LAQUAIS.

CETTE jeune duchesse
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu.

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

(Le second laquais sort.)

SCENE VII.

ANGELIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NERINE, UN
TROISIEME LAQUAIS.

LE TROISIEME LAQUAIS.

MONSIEUR....

LE MARQUIS.

Encore ! Ah ! palsembleu,
Il faut que de la ville enfin je me dérobe.

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je viens de voir, monsieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit son mari couche aux champs,
Et que ce soir sans bruit....

LE MARQUIS.

Il suffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille ; et tantôt, sur la brune,
Va m'attendre en secret où tu fus avant-hier,
Là....

LE TROISIEME LAQUAIS.

Je sais.

(Il sort.)

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LA COMTESSE,
LE MARQUIS, NERINE.

LE MARQUIS.

IL faudroit avoir un corps de fer
Pour résister à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez ; mais je m'en veux distraire.

(à la Comtesse.)

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet ; à regret je vous quitte.
C'est un pesant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE IX.

LA COMTESSE, ANGELIQUE,
NERINE.

NERINE, *à la Comtesse.*

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE, *à la Comtesse.*

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il est vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime ; et son ardeur est belle,

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle ;

Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la première. . .

SCENE X.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE;
NERINE.

NERINE.

Je crois

Voir Valère.

LA COMTESSE.

L'amour auprès de moi le guide.

NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide,

(à Valère.)

Cela marque un bon fonds. Approchez, approchez;

Ouvrez de votre cœur les sentimens cachés.

(à Angélique.)

Vous allez voir ma sœur:

VALERE, à la Comtesse.

Ah ! quel bonheur, madame;

Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame ?

(à Angélique.)

Et quel plaisir de dire , en des transports si doux ,
Que mon cœur vous adore , et n'adore que vous !

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoi , que faites-vous Valère ?

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NERINE , à part.

Voici du *qui pro quo*.

VALERE , à Angélique.

Que je serois heureux ,
S'il vous plaisoit encor de recevoir mes vœux !

LA COMTESSE , à Valère.

Vous vous inéprenez.

VALERE , à la Comtesse.

Non. Enfin , belle Angélique ,
Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique ;
Le mien est tout à vous , et jamais dans un cœur....

LA COMTESSE.

Angélique !

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire

VALERE.

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire.

Regardez votre sœur, et jugez si ses yeux

Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre ame n'est éprise !

VALERE.

Quelques civilités que l'usage autorise...

LA COMTESSE.

Comment ?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec sévérité

Exiger des amans trop de sincérité.

Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE, *à la Comtesse.*

Vous avez cent vertus, de l'esprit, de l'éclat;
Vous êtes belle, riche, &....

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE.

Monsieur vaut-il le soin qu'on se mette en courroux?
C'est un extravagant, il est tout fait pour vous.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE,

NERINE, *à part.*

ELLE connoît ses gens.

VALERE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire,

NERINE, *bas à Angélique.*

Allons, madame, allons, ferme, voici le choc :
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, *bas à Nérine.*

Ne m'abandonne point.

NERINE, *bas à Angélique.*

Non, non ; laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas ! que mon cœur vous préfère ?
Que sert à mon amour un si sincère aveu ?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu :
De vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage.
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage
De nourrir dans mon cœur des desirs partagés ;
Que la fureur du jeu se mêle où vous réglez :
Mais....

ANGÉLIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame,
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme,
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens ;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE, *bas à Angélique.*

Optimé

VALERE.

Désormais plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse:
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE, *bas à Angélique.*

Vous mollissez.

VALERE.

Jamais ! Quelle rigueur extrême !
Jamais ! Ah ! que ce mot est cruel quand on aime !
Hé quoi ! rien ne pourra fléchir votre courroux ?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux ?

ANGELIQUE.

Je prends peu d'intérêt, monsieur, à votre vie.

NERINE, *bas à Angélique.*

Nous allons bientôt voir jouer la comédie...

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE, *bas à Angélique.*

Qu'un amant mort pour nous nous mettroit en crédit !

VALERE.

Vous le voulez? Hé bien, il faut vous satisfaire,
Cruelle! il faut mourir.

(Il veut tirer son épée)

ANGELIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere?

NERINE, *bas à Angélique.*

Hé bien! ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge! Euh!

ANGELIQUE, *bas à Nérine.*

Tu ne m'as pas dit,

Nérine, qu'il viendrait se percer à ma vue:
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NERINE, *à part.*

Que les amans sont sots!

VALERE.

Puisqu'un soin généreux

Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie;
Il faut que par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux:
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE, *bas à Nérine.*

Nérine, qu'en dis-tu ?

NERINE, *bas à Angélique.*

Je dis qu'en la mêlée

Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits...

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez....

VALERE.

Oui, je vous le promets,

Que la fureur du jeu sortira de mon ame,

Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme.....

NERINE, *à part.*

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît.

Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE, *baisant la main d'Angélique.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait

(Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.)

NERINE, *à part.*

Hélas ! de mes sermons voilà quel est l'effet !

VALERE.

Quel excès de faveurs !

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie,

VALERE, *le baisant.*

Que je le garde, ô ciel ! le reste de ma vie....

Que dis-je ? je prétends que ce portrait si beau

Soit mis avecque moi dans le même tombeau,

Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NERINE, *à part.*

Que l'esprit d'une fille est changeant et bizarre !

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere ; et que mon cœur

Ne se repente point de sa facile ardeur.

LE JOUEUR,

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse ?

NERINE, *à part.*

Ah ! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse !

SCENE XII.

VALERE, *seul.*

EST-IL dans l'univers de mortel plus heureux ?
 Elle me rend son cœur ; elle comble mes vœux ,
 M'accable de faveurs....

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, je viens vous dire....

VALERE.

Je suis tout transporté. Vois, considère, admire :
 Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillans sont gros ! Pour être plus content ,
Je vous amène encor un lénitif de bourse ,
Une usurière.

VALERE.

Et qui ?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCENE XIV.

Mad. LA RESSOURCE, VALERE,
HECTOR.

VALERE, *embrassant madame la Ressource.*

Hé bon jour, mon enfant : tu ne peux concevoir
Jusqu'ou va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage ?
Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

Ne vois-tu pas, Hector , que c'est un deuil de cour ?

Mad. LA RESSOURCE.

Oh ! monsieur , point du tout. Je suis une bourgeoise ,
 Qui sait me mesurer justement à ma toise.
 J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas ,
 Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas ;
 Mais pour moi je n'ai point cette sotte manie ;
 Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...

(Elle pleure.)

VALERE.

Quoi ! monsieur la Ressource est mort ?

Mad. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR , *pleurant.*

Subitement ? Hélas ! j'en suis fâché vraiment.

(*bas à Valere.*)

Au fait.

VALERE.

J'aurois besoin , madame la Ressource ,
 De mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Monsient, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je fais ; bien entendu , mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mad. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur

On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes.

Nous faisons ici-bas des routes incertaines ;

Je pourrais bien mourir. Ce maraud m'avoit dit

Que sur des gages sûrs tu prêtois à crédit.

Mad. LA RESSOURCE.

Sur des gages , monsieur ? C'est une médisance ;

Je sais que ce seroit blesser ma conscience.

Pour des nantissemens qui valent bien leur prix ,

De la vieille vaisselle au poinçon de Paris ,

Des diamans usés et qu'on ne sauroit vendre ,

Sans risquer mon honneur , je crois que j'en puis

prendre.

LE JOUEUR,

VALERE.

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux.

HECTOR.

Oh! parbleu, nous marchons sans crainte des filoux.

Mad. LA RESSOURCE.

Hé bien! nous attendrons, monsieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Compte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine,
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mad. LA RESSOURCE.

Ah! monsieur,
Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignonne, et ma toute adorable.HECTOR, *d genoux.*

Par pitié.

Mad. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah ! que nous sommes foux !
Tous ces gens-là , monsieur , ont des cœurs de cailloux ;
Sans des nantissemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc , si tu veux , où je les pourrai prendre ?

HECTOR.

Attendez... Mais comment , avec un cœur d'airain ,
Refuser un billet endossé de ma main ?

VALERE.

Mais vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi , je cherche en ma boutique ,

VALERE , *bas à Hector.*

Ecoute.... Nous avons le portrait d'Angélique.
Dans le temps difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR , *bas à Valere.*

Ah ! que dites-vous là ? Vous devez le garder.

VALERE , *bas à Hector.*

D'accord : honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu, quelque autrefois nous finirons l'affaire.

VALERE, *à Mad. la Ressource.**(bas à Hector.)*Attendez-donc. Tu sais jusqu'ou vont mes besoins.
N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins?HECTOR, *bas à Valere..*

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie....

VALERE, *bas à Hector.*Il est vrai. J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Mad. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE, *à Mad. la Ressource.*

Demeurez donc : où voulez-vous aller ?

*(bas à Hector.)*Je ferai de l'argent; ou celui de mon pere,
Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.HECTOR, *bas à Valere.*Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait....

VALERE,

VALERE, *bas à Hector.*

Et qui le lui dira ?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR, *bas à Valere.*

Dans une heure ?

VALERE, *bas à Hector.*

Oui ! vraiment.

HECTOR, *bas à Valere*

Je commence à me rendre,

VALERE, *bas à Hector.*

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *bas à Valere, le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE, *bas à Hector.*

On ne perd pas toujours : je gagnerai sans doute.

HECTOR, *bas à Valere.*

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fonds.

VALERE, *bas à Hector.*

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en réponds.

(*à madame la Ressource, montrant le portrait
d'Angélique.*)

Peut-on, sur ce bijou, sans trop de complaisance....

Mad. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience ;
Je vois des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse,

VALERE.

Je vous suis obligé, madame la Ressource.
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt ;
Je prétends retirer mon portrait au plutôt.

Mad. LA RESSOURCE.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.
Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte ;
Adieu, messieurs. Je suis tout à vous à ce prix.

(*Elle sort.*)

HECTOR, *à Mad. la Ressource.*

Adieu, juif, le plus juif qui soit dans tout Paris.

SCENE XV.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Vous faites-là, monsieur, une action inique.

VALERE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique :
Et cet argent, offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, NERINE.

QUEL est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire ?

NERINE.

Nous n'avons pas, monsieur, tous deux sujet de rire,

DORANTE.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs.

NERINE.

Il faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs ? As-tu fait quelque pièce
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta maîtresse ?NERINE, *pleurant plus fort.*Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion ;
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu ?

NERINE.

Qu'Angélique est une ame légère,
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valère.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup soit assomman
Je ne suis point surpris d'un pareil changement.
Je sais que cet amant toute entière l'occupe :
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe ;
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour ,
Je dois tout au dépit , et rien à son amour.
Je ne veux point , Nérine , éclater en injures ,
Ni rappeler ici ses sermens , ses parjures ;
Ainsi que mon amour , je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous saviez , monsieur , ce que j'ai fait pour vous !

DORANTE.

Tiens , reçois cette bague ; et dis à ta maîtresse
Que , malgré ses dédains , elle aura ma tendresse ,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NERINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah ! ah ! je n'en puis plus ; vous me fendez le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE,
NERINE.

HECTOR, à *Géronte*.

OUI, monsieur, Angélique épousera Valère ;
Ils ont signé la paix.

GERONTE.

(à *Hector*.) (à *Dorante*.)

Tant mieux. Bon jour, mon frère.
Qu'est-ce ? Hé bien ? Qu'avez-vous, vous êtes tout
changé !
Allons, gai. Vous a-t-on donné votre congé ?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne !
On ne me verra point violeuter personne ;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner,
Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GERONTE.

Voilà les sentimens d'un héros de Cassandre.
Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous puissiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne sus jamais jusques-là me flatter.
 La jeunesse toujours eut des droits sur les belles;
 L'Amour est un enfant qui badine avec elles:
 Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
 C'est un soin indiscret qu'on devoit réprimer.

GERONTE.

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre;
 Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit cru, tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux.
 Je vais, de mon amour, tâcher à me défaire.

(*Il sort.*)

GERONTE.

Allez, consolez-vous; c'est fort bien fait, mon frère,
 Adieu.

SCENE III.

GERONTE, NERINE, HECTOR.

HECTOR.

LE pauvre enfant ! Son sort me fait pitié.

NERINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi.

HECTOR.

Moi, j'en pleure à moitié.

Le pauvre homme !

SCENE IV.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers*

VOILA, monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez ; et croit qu'en tout ceci
Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Çà, voyons, expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurois fait en deux mots. L'honnête homme de père !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard nous étions ruinés.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre :
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre :
Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix :
De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GERONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes.
» Que Mathurin Gêronte auroit tantôt promis ,
» Et promet maintenant de payer pour son fils ».

GERONTE.

Que je les paie ou non, ce n'est pas ton affaire.
Lis toujours.

LE JOUEUR,
HECTOR.

C'est, monsieur, ce que je m'en vais faire,
et *Item*, doit à Richard cinq cens livres dix sous,
» Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts ».

GERONTE.

Quel est ce Richard ?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un valet de joueur *, je me suis de nouveau,
Donné celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom !

*On trouve dans la première édition de cette pièce
les vers suivans.*

* Mon maître, de nouveau,
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom ! Il devoit appeller Angélique,
Pallas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR.

C'est un nom d'une nouvelle espece,
 Qui part de mon esprit, fécond en gentillesse.
 « Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
 » Usurier de métier, juif de religion....»

GERONTE.

Tout beau, n'embrouillons point, s'il vous plaît, les
 affaires
 Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien, soit. « Plus, il doit à maints particuliers
 » Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers
 » Sont décrits plus au long avecque les parties,
 » Ès assignations dont je tiens les copies,
 » Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en
 faut,
 » Ont obtenu déjà sentence par défaut,
 » La somme de dix mille une livre, une obole,
 » Pour l'avoir, sans relâche, un an, sur sa parole,
 » Habillé, voiruré, coëffé, chaussé, ganté,
 » Alimanté, rasé, désaltéré, porté ».

GERONTE *faisant sauter les papiers que tiens
 Hector.*

Désaltéré, porté ! Que le diable temperte,

Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, *après avoir ramassé les papiers.*

Si vous ne m'en croyez, demain, pour vous trouver,
J'enverrai les quidams tous à votre lever.

GERONTE.

La belle cour !

HECTOR.

« De plus, à * madame une telle ,

*On trouve les vers suivans dans la première édition de
cette pièce.*

* « Margot de la Plante ,

- » Personne de ses droits usante et jouissante ,
- » Est dû loyalement deux cens cinquante écus ,
- » Pour ses appointemens de deux quartiers échus ».

GERONTE.

Quelle est cette Margot ?

HECTOR.

Monsieur... c'est une fille...

Chez laquelle mon maître... Elle est vraiment gentille.

« Pour

- » Pour certaine maison que nous occupons d'elle ,
 » Sise vers le rempart , deux cens cinquante écus ,
 » Pour parfait paiement de cinq quartiers échus. ».

GERONTE.

Et tu prétends , bourreau ?....

HECTOR, *tournant le rôle.*

Monsieur , point d'invectives.

Voici le contenu de nos dettes actives :

Et vous allez bien voir que le compte suivant ,

GERONTE.

Deux cens cinquante écus!

HECTOR.

Ce n'est , ma foi , par cher ;

Demandez ; c'est , monsieur , un prix fait en hiver.

GERONTE.

Quelle est cette maison ?

HECTOR.

Monsieur , c'est un asyle

Où nous nous retirons du fracas de la ville ;

Où mon maître , la nuit , pour noyer son chagrin ,

Fait entrer , sans payer , quelques quartauts de vin.

Payé fidèlement, se monte à presque autant.

G E E R O N T.

Voyons.

H E C T O R.

« Premièrement, Isaac de la Serre »...

Il est connu de vous.

G E R O N T E.

Et de toute la terre.

C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

H E C T O R.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verveux ;
Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous et de toute la terre,
Ne nous doit rien.

G E R O N T E.

Comment !

H E C T O R.

Mais un de ses parens,
Mort au champ de Fleurus, nous doit dix mille francs.

G E R O N T E.

Voilà certainement un effet fort bizarre !

HECTOR.

Oh ! s'il n'étoit pas mort c'étoit de l'or en barre !
 « Plus , à mon maître est dû , du chevalier Fijac ,
 » Les droits hypothéqués sur un tour de trictrac »

GERONTE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

La partie est de deux cens pistoles ;
 C'est une dupe ; il fait en un tour vingt écoles :
 Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens , maraud , le voilà ,
 Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
 Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GERONTE.

Impertinent maraud ! va , je t'apprendrai bien
 Avecque ton trictrac....

HECTOR.

Il a dix trous à rien.

SCENE V.

HECTOR, *seul.*

SA main est à frapper, non à donner, légère,
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire.

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

*Valère entre en comptant beaucoup d'argent dans son
chapeau.*

MAIS le voici qui vient poussé d'un heureux vent:
Il a les yeux sercins et l'accueil avenant.

(*Haut.*)

Par votre ordre, monsieur, j'ai vu monsieur Géronte,
Qui de notre mémoire à fait fort peu de compte:
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin;
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante:
Morbleu! qu'il est fâché!

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR, *à part.*

La flotte est arrivée avec les galions ;
Cela va diablement hausser nos actions.

(*Haut.*)

J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique ;
Elle m'a dit....

VALERE, *frappant du pied.*

Morbleu ! ce dernier coup me pique ;
Sans les cruels revers de deux coup inouis ,
J'aurois encor gagné plus de deux cens louis.

HECTOR.

Cette fille , monsieur , de votre amour est folle.

VALERE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur , écoutez-moi ; calmez un peu vos sens ;
Je parle d'Angélique , et depuis fort long-temps.

VALERE, *avec distraction.*

Ah ! d'Angélique. Hé bien ! comment suis-je avec elle ?

HECTOR.

On n'y peut être mieux. Ah ! monsieur , qu'elle est
belle !

Et que j'ai de plaisir à vous voir racroché !

VALERE, *avec distraction.*

A te dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

H E C T O R.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame !
 Quelle glace ! Tantôt vous étiez tout de flamme.
 Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour
 Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
 Vous vous sentez en fonds, *ergo* plus de maîtresse.

V A L E R E.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse.
 J'aime autant que jamais ; mais sur ma passion
 J'ai fait, en te quittant, quelque réflexion.
 Je ne suis point du tout né pour le mariage.
 Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
 Tout cela me fait peur. J'aime la liberté.

H E C T O R.

Et le libertinage.

V A L E R E.

Hector, en vérité,
 Il n'est point dans le monde un état plus aimable,
 Que celui d'un joueur ; sa vie est agréable ;

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux :
 Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux ;
 Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance ;
 On voit régner sur lui l'air de magnificence ;
 Tabatières, bijoux : sa poche est un trésor :
 Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

H E C T O R.

Et l'or devient à rien.

V A L E R E.

Chaque jour mille belles
 Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles :
 La porte, à son aspect, s'ouvre à deux grands battans ;
 Là, vous trouvez toujours des gens divertissans,
 Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
 Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche ;
 Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux
 Portent de tout Paris le lardon scandaleux ;
 Des Lucrèces du temps, là de ces filles veuves,
 Qui veulent imposer et se donner pour neuves ;
 De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler ;
 Des plaisans qui font rire avant que de parler.
 Plus agréablement peut-on passer la vie ?

H E C T O R.

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuit.

VALERE.

Le jeu rassemble tout ; il unit à la fois
 Le turbulent marquis , le paisible bourgeois.
 La femme du banquier , dorée et triomphante ,
 Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.
 Là , sans distinction , on voit aller de pair
 Le laquais d'un commis avec un duc et pair ;
 Et quoique un sort jaloux nous ait fait injustices ,
 De sa naissance ainsi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant ,
 Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant.
 Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,
 Il faudroit retirer le portrait d'Angélique.

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous savez....

VALERE

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh! non, c'est un dépôt....

HECTOR.

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,
S'il vous plaisoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi! je te dois?

HECTOR.

Depuis que je suis avec vous,
Je n'ai pas, en cinq ans, encor reçu cinq sous.

VALERE.

Mon père te paiera, l'article est au mémoire.

HECTOR.

Votre père? Ah! monsieur, c'est une mer à boire.
Son argent n'a point cours, quoiqu'il soit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un

HECTOR.

Je vois votre sellière,
Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement son argent
dans sa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et monsieur Galonier, votre honnête tailleur.

VALERE.

Quel contre-temps !

SCENE VII.

Mad. ADAM, M. GALONIER, VALERE,
HECTOR.

VALERE.

JE suis votre humble serviteur.

Bon jour, madame Adam. Quelle joie est la mienne !
Vous voir ! C'est du plus loin, parbleu qu'il me
souvienne.

Mad. ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ;
Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette calèche à velours à ramage ?

Mad. ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage.

(bas à Hector.)

Il faut vous le payer. . . Songe par quel moyen

Tu pourras me tirer de ce triste entretien.

(Haut.)

Vous, monsieur Galonier, quel sujet vous amène ?

M. GALONIER.

Je viens vous demander. . .

HECTOR, à M. Galonier.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER, à Valère.

Vous. . . .

HECTOR, à M. Galonier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits,

M. GALONIER, à Valère.

Si. . . .

HECTOR , à *M. Galonier.*

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER , à *Valère.*

Je . . .

HECTOR , à *M. Galonier.*

Vous cousez si mal . . .

Mad. ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive et gentille ;
Et son époux futur doit en être content.

Mad. ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux , madame Adam , mourir , à votre vue ,
Si j'ai . . .

Mad. ADAM.

Depuis long-temps cette somme m'est due.

VALERE.

Que je sois un maraud , déshonoré cent fois ,

Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde,
Fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher !
Notre femme est, monsieur, sur le point d'accoucher.
Donnez-moi cent écus sur et tant moins de dettes.

HECTOR, à M. Galonier.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous avisez-vous-là de faire des enfans !
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez...

HECTOR.

S'il avoit quelques deniers comptans,
Ne me paieroit-il pas mes gages de cinq ans ?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mad. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je revienne ?

VALERE.

Mais... quand il vous plaira... Dès demain ; que sait-on ?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon,

M. GALONIER.

Pour moi je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR, *à part.*

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.
Je vais me marier tout-à-fait ; et mon père,
Avec mes créanciers, doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup...

Mad. ADAM.

Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant.
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur, ce mariage

Se fera-t-il bientôt ?

HECTOR.

Tout au plutôt. J'enrage.

Mad. ADAM.

Sera-ce dans ce jour ?

HECTOR.

Nous l'espérons. Adieu.

Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Mad. ADAM.

Vous me promettez donc ? . . .

HECTOR.

Allez, laissez-moi faire.

Mad. ADAM ET M. GALONIER, ensemble.

Mais, monsieur. . .

LE JOUEUR,

HECTOR, *les mettant dehors.*

Que de bruit ! Oh ! parbleu, détaliez.

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*

VOILA des créanciers assez bien régautés.
Vous devriez pourtant, en fonds comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah ! je ne dois donc plus m'étonner désormais
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.

SCENE IX.

LE MARQUIS, TROIS LAQUAIS,
VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MAIS voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soupirant ?...

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

LE MARQUIS, *vers la coulisse.*

Que ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici.
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi
Je suis *incognito*.

(*Les laquais sortent.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, VALERE.

HECTOR.

HECTOR, à Valère.

QUE prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS, à Valère.

N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez
Valère ?

VALERE.

Oui, monsieur; c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE, à Hector.

Va-t-en.

HECTOR.

Monsieur....

VALERE.

Va-t-en : faut-il te le redire ?

SCENE XI.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

SAVEZ-VOUS qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage, allons, Marquis, montre de la vigueur.

(bas.) (haut.)

Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville ;
Et, si vous l'ignorez, sachez que je faufile
Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis,
Et tout ce que la cour offre de plus exquis ;
Petits-mâtres de robe à courte et longue queue.
J'évente les beautés et leur plais d'une lieue.
Je m'érige aux repas en maître Architriclin ;
Je suis le chansonnier et l'ame du festin.
Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue ;
Je ne me bats jamais qu'aussitôt je ne tue :
De cent jolis combats je me suis démêlé :
J'ai la botte trompeuse et le jeu très-brouillé.

LE JOUEUR,

Mes aïeux sont connus ; ma race est ancienne ;
 Mon trisaïeul étoit vice-baillif du Maine.
 J'ai le vol du chapon : ainsi , dès le berceau,
 Vous voyez que suis gentilhomme manceau.

V A L E R E.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai sur certaine femme
 Jeté , sans y songer , quelqu'amoureuse flamme.
 J'ai trouvé la matière assez sèche de soi ;
 Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
 Vous le croyez sans peine ; on est fait d'un modèle
 A prétendre hypothèque , à fort bon droit , sur elle ;
 Et vouloir faire obstacle à de telles amours ,
 C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

V A L E R E.

Je ne crois pas , monsieur , qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

V A L E R E.

Moi ?

LE MARQUIS.

Que sans respecter ni rang , ni qualité ,

Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance ;
Je sais ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS.

(*bas.*) (*haut.*)

Il tremble. Savez-vous, monsieur du lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet ?

VALERE.

Je le sais.

LE MARQUIS.

Vous croyez en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique ?

VALERE.

Moi, monsieur ?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint. (*haut.*) Vous faites le plongeon,
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

(*Valère enfonce son chapeau.*)

LE JOUEUR,

LE MARQUIS.

*(bas.)**(haut.)*

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colère :
Mais...

VALERE, *mettant la main sur son épée.*

Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon ! bon ! je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne me plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant la main sur son épée.*

Il faut voir sur-le-champ si les vice-baillifs

Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré : monsieur , il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah ! ah ! je suis blessé.

SCENE XII.

LE MARQUIS, VALERE,
HECTOR.

HECTOR, *accourant.*

QUELS desseins emportés ! ..

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! monsieur , arrêtez.

LE MARQUIS, *d Hecor.*

Laissez-moi donc.

LE JOUEUR,
HECTOR, *au Marquis.*

Tout beau.

VALÈRE, *à Hector.*

Cesse de le contraindre :
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR, *au Marquis.*

Quel sujet ?....

LE MARQUIS, *fièrement à Hector.*

Votre maître a certains petits airs....

(*Valère s'approche du Marquis.*)

LE MARQUIS, *effrayé, dit doucement.*

Et prend mal-à-propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclairer d'un doute,
Fi monsieur prend la chèvre ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin. Oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR, *au Marquis.*

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS, *à Hector.*

Quel sujet ? Moins que rien.
L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle....

HECTOR,

HECTOR, *au Marquis.*

Ah ! diable, c'est avoir une vieille querelle.
 Quoi ! vous osez, monsieur, d'un cœur ambitieux,
 Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux ?
 Attaquer la Comtesse, et nous le dire encore ?

LE MARQUIS, *à Hector*

Bon ! je ne l'aime pas, c'est elle qui m'adore.

VALERE, *au Marquis.*

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
 C'est un bien que jamais on ne vous enviera :
 Vous êtes en effet un amant digne d'elle :
 Je vous cède les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui, les droits sur le cœur ; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, *à part, mettant son épée
 dans le fourreau.*

Je le savois bien, moi, que j'en aurois raison.
 Et voilà comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR, *au Marquis.*

N'aurez-vous point besoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE JOUEUR,

LE MARQUIS, à *Valère*.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur,
 Et que le tout se soit passé dans la douceur.
 Serviteur. Vous et moi nous en valons deux autres.
 Je suis de vos amis.

VALÈRE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCÈNE XIII.

VALÈRE, HECTOR.

VALÈRE.

VOILA donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, monsieur, le voilà.

VALÈRE.

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte ;
 Ils ont trop attendu : j'y retourne au plus vite.
 J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment ;
 Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.
Ces inspirations viennent souvent du diable ;
Je vous en avertis , c'est un faté matois.

VALERE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau. . .

VALERE.

Paix. Tu veux contredire :
A mon âge, crois-tu m'apprendre à me conduire ?

HECTOR.

Vous ne me parlez point , monsieur, de votre amour.

VALERE.

Non.

SCÈNE XIV.

HECTOR, *seul.*

Il m'en parlera peut-être à son retour.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous.
Valère n'est point fait pour être votre époux ;
Il ressent pour le jeu des fureurs non pareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le temps le guérira de cet aveuglement.

NERINE.

Le temps augmente encor un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchanté,
Tu prendrais pour l'éteindre une peine impuissante.

Il est des nœuds formés sous des astres malins,
 Qu'on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.
 La raison, les conseils ne peuvent m'en distraire :
 Je vois le bon parti ; mais je prends le contraire.

NERINE.

Hé bien ! madame, soit. Contentez votre ardeur,
 J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,
 Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire,
 Vous laissera manquer même du nécessaire ;
 Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu,
 Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu.
 Quel charme qu'un époux qui, flattant sa manie,
 Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie ;
 Prend pour argent comptant, d'un usurier fripon,
 Des singes, des pavés, un chantier, du charbon ;
 Qu'on voit à chaque instant prêt à faire querelle
 Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle,
 Qui va, revient, retourne, et s'use à voyager
 Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger ?
 Quand, après quelque temps, d'intérêt surchargée,
 Il la laisse où d'abord elle fut engagée,
 Et prend pour remplacer ses meubles écartés,
 Des diamans du Temple, et des plats argentés ;
 Tant que, dans sa fureur, n'ayant plus rien à vendre,
 Empruntant tous les jours, et ne pouvant plus rendre,

Sa femme signe enfin , et voit en moins d'un an
Ses terres en décret et son lit à l'encan !

ANGELIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance :
L'événement souvent confond la prévoyance.
Il quittera le jeu.

NERINE.

Quiconque aime , aimera ;
Et quiconque a joué , toujours joue , et jouera.
Certain docteur l'a dit , ce n'est point menterie.
Et , si vous le voulez , contre vous je parie
Tout ce que je possède et mes gages d'un an ,
Qu'à l'heure que je parle il est dans un brellan.

SCENE II.

ANGELIQUE, NERINE, HECTOR.

NERINE.

Nous le saurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

ANGELIQUE, *d' Hector.*

Te voilà bien soufflant. En quel lieu est ton maître ?

LE JOUEUR,

HECTOR, *embarrassé.*

En quelque lieu qu'il soit, je réponds de son cœur,
Il sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

NERINE.

Ce n'est point là, maraud, ce que l'on te demande,

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraud! Je vois qu'ici je suis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le temps me presse. Adieu.

NERINE.

Tout doux. N'est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu
Où, courant le hasard....

HECTOR.

Parlez mieux, je vous prie,
Mon maître n'a hanté de tels lieux de sa vie.

ANGELIQUE, *à Hector.*

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas; dis-moi
S'il n'est pas vrai qu'il joue à présent?

HECTOR.

Oh ! ma foi,

Il est bien revenu de cette folle rage.
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE.

Avec tes faux soupçons, Nérine, hé bien, tu vois !

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la dernière fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc ?

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, madame ;
Mais ce n'est proprement que par noblesse d'ame :
On voit qu'il se défait de son argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos seuls attraits.

NERINE, *d'Angélique.*

Hé bien ! ai-je raison ?

HECTOR.

Son mauvais sort, vous dis-je,
Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige.

LE JOUEUR,
ANGELIQUE.

Quoi ! ...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité ?
Perdre exprès son argent pour n'être plus tenté !
Il sait que l'homme est foible, il se met en défense.
Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoi ! ton maître joueroit au mépris d'un serment ?

HECTOR.

C'est la dernière fois, madame, absolument.
On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, et d'estoc et de taille ;
Il se défend, madame, encor comme un lion.
Je l'ai vu, dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste ;
De sa bourse expirante il ramassoit le reste ;
Et paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang et sa vie au vainqueur.

NERINE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un aide-de-camp, je viens en diligence

Appeler du secours : il faut faire approcher
Notre corps de réserve ; et je m'en vais chercher
Deux cens louis qu'il a laissé dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien ! madame , hé bien ! êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les parties sont aux mains ; à deux pas on se bat ,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernières,
Et de troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, NERINE.

NERINE.

Vous l'entendez , madame ! Après cette action ,
Pour Valère armez-vous de belle passion ;
Cédez à votre étoile , épousez-le. L'enrage
Lorsque j'entends tenir ce discours à votre âge.
Mais Dorante qui vient....

ANGÉLIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux :
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux.

SCENE IV.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE, *à Angélique qui sort.*

HÉ quoi ! vous me fuyez ? Daignez au moins m'apprendre....

SCENE V.

DORANTE, NERINE.

DORANTE.

ET toi, Nérine, aussi tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, monsieur, je vous sers toujours avec vigueur.
Laissez-moi faire.

SCENE VI.

SCÈNE VI.

DORANTE, *seul.*

O Ciel ! ce trait me désespère.
 Je veux approfondir un si cruel mystère.
 (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

Où courez-vous, Dorante ?

DORANTE, *à part.*

O contre-temps fâcheux !
 Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
 J'ai deux mots à vous dire ; et votre ame contente...
 Mais non, retirez-vous ; un homme m'épouvante.
 L'ombre d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,
 Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

I.

2

DORANTE, *allant pour sortir.*

J'obéis....

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

En ce temps les amans
Près du sexe d'abord sont si gesticulans....
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître ;
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux :
Et si je n'avois pas une vertu sévère,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austère,
Je pourrois bien... Mais non, je ne puis vous ouïr ;
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame....

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis et tendre
 Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre.
 Bannissons la tendresse, il faut la supprimer.
 Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie,
 Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.
 Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'a-
 mant ?

J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête;
 Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
 Ah ! vous le prenez-là sur un fort joli ton,
 En vérité !

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Et je vous trouve bon &

LE JOUEUR,
DORANTE.

Le respect....

LA COMTESSE

Le respect est là mal en sa place ;
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger ,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage !

DORANTE.

J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge.
Mais monsieur le Marquis , qui paroît en ces lieux ,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, seule.

J_E suis au désespoir : je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient ; il faut m'assurer un parti ;
Et je n'en prétends pas avoir le démenti.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

A MON bonheur enfin , madame , tout conspire :
Vous êtes toute à moi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire ,

Marquis ?

LE MARQUIS.

Que mon amour n'a plus de concurrent ,
Que je suis et serai votre seul conquérant ;
Que si vous ne battez au plutôt la chamade ,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.

LA COMTESSE.

Moi ! que l'on m'escalade ?

LE MARQUIS.

Entre nous , sans façon ,

A Valère de près j'ai serré le bouton :
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.

LE JOUEUR,

LA COMTESSE.

Hé ! le petit poltron !

LE MARQUIS.

Oh ! palsembleu, madame ;

Il seroit un Achille, un Pompée, un César,
 Je vous le conduirois poings liés à mon char.
 Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.
 Je suis vert.

LA COMTESSE.

Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
 Vous ne connoissez pas, Marquis, tout votre mal ;
 Vous avez à combattre encor plus d'un rival.

LE MARQUIS.

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
 Pour n'être que le prix d'une seule victoire.
 Vous n'avez qu'à nommer...

LA COMTESSE.

Non, non, je ne veux pas
 Vous exposer sans cesse en de nouveaux combats.

LE MARQUIS.

Est-ce ce financier de noblesse mineure,
 Qui s'est fait depuis peu gentilhomme en une heure ;

Qui bâtit un palais sur lequel on a mis
 Dans un grand marbre noir, en or, l'Hôtel Damis :
 Lui qui voyoit jadis imprimé sur sa porte,
 Bureau du pied-fourché, chair salée et chair morte ;
 Qui, dans mille portraits, expose ses aïeux,
 Son père, son grand-père, et les place en tous lieux,
 En sa maison de ville, en celle de campagne,
 Les fait venir tout droit des comtes de Champagne,
 Et de ceux de Poitou, d'autant que, pour certain,
 L'un s'appeloit Champagne, et l'autre Poitevin ?

LA COMTESSE.

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS.

C'est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,
 Ce docteur en soupers, qui se taît au palais.
 Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;
 Qui juge sans appel sur un vin de Champagne,
 S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne ;
 Qui de livres de droit toujours débarrassé,
 Porte cuisine en poche, et poivre concassé ?

LA COMTESSE.

Non, Marquis, c'est Dorante: et j'ai su m'en défaire,

LE MARQUIS.

Quoi! Dorante! cet homme à maintien débonnaire,

Ce croquant qu'à l'instant je viens de voir sortir ?

LA COMTESSE.

C'est lui-même.

LE MARQUIS.

Hé ! parbleu, vous deviez m'avertir,
 Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.
 Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scandale,
 Sans lui donner le temps seulement de crier,
 Pour lui votre fenêtre eût servi d'escalier.

LA COMTESSE.

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,
 On pourroit....

LE MARQUIS.

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE.

Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur,
 On auroit avec vous quelqu'affaire de cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l'ame.
 Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même * ; et je prétends
Qu'un hymen bien scellé....

LE MARQUIS.

C'est comme je l'entends.
Et ce n'est qu'en époux que je prétends vous plaire.

*On trouve les vers suivans dans la première édition
de cette pièce.*

* , assurément.

LE MARQUIS.

Est-ce pour mariage , ou bien pour autrement ?

LA COMTESSE.

Quoi , vous prétendriez , si j'avois la foiblesse....

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi , l'on n'a plus tant de délicatesse.
On s'aime , pour s'aimer tout autant que l'on peur :
Le mariage suit et vient après , s'il veut.

LA COMTESSE.

Je prétends que l'hymen soit le but de l'affaire,
Et ne donne mon cœur... etc.

LE JOUEUR,
LA COMTESSE.

Je ne donne mon cœur que pardevant notaire,
Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.

LE MARQUIS.

Vous aimez chastement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un empereur romain.

LA COMTESSE.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles.

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles,
Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé,
Je vais dans ce moment signifier congé
A des beautés sans nombre à qui mon cœur renonce;
Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE.

Adieu. Fasse le ciel, Marquis, que dans ce jour
Un hymen soit le sceau d'un si parfait amour!

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Hé bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite ;
Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite :
Tu dois être content de toi par tout pays :
On le seroit à moins. Allons, saute Marquis.
Quel bonheur est le tien ! le ciel, à ta naissance,
Répandit sur tes jours sa plus douce influence ;
Tu fus je crois pétri par les mains de l'Amour :
N'es-tu pas fait à peindre ? Est-il homme à la cour,
Qui de la tête aux pieds porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, saute Marquis.
La nature, le ciel, l'amour et la fortune
De tes prospérités font leur cause commune ;
Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fit jamais,
Les yeux à fleur de tête, et les dents assez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du sexe tu vins, tu vis et tu vainquis ;
Que ton sort est heureux !

SCENE XI.

HECTOR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.]

ALLONS, saute Marquis.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transporte ?
Hé quoi ! monsieur, tout seul vous sautez de la sorte !

LE MARQUIS.

C'est un pas de ballet que je veux repasser

HECTOR.

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser,
Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Que dis-tu là ? ton maître !

HECTOR.

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-temps m'arrêter :

Pour cause, nous devons tous deux nous éviter.
 Quand ma verve me prend, je ne suis plus traitable,
 Il est brutal, je suis emporté comme un diable;
 Il manque de respect pour les vice-baillifs,
 Et nous aurions du bruit. Allons, saute Marquis.

SCENE XII.

HECTOR, *seul.*

ALLONS, saute Marquis. Un tour de cette sorte
 Est volé d'un gascon, ou le diable m'emporte.
 Il vient de la Garonne. Oh! parbleu, dans ce tems.
 Je n'aurois jamais cru les marquis si prudens.
 Je ris, et cependant mon maître à l'agonie
 Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCENE XIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

LE voici. Ses malheurs sur son front sont écrits;
 Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux, et toutes ses furies,

N'ont jamais exercé de telle barbaries.
 Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés;
 Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime
 Tu ne peux rien sur moi; cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.

V A L E R E.

De tes serpens mon cœur est dévoré,
 Tous semble en un moment contre moi conjuré.

(*Il prend Hector à la cravate.*)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner? perdre tous les paris,
 Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris!
 Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute.

V A L E R E.

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?
 Sort cruel, ta malice a bien su triompher;
 Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
Voudriez-vous souper ?

VALERE.

Que la foudre t'écrase.

Ah! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
A vos seules bontés je veux avoir recours :
Je n'aimerai que vous, m'aimeriez-vous toujours ?
Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

HECTOR, *à part.*

Notre bourse est à fond ; et, par un sort nouveau,
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALERE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil.*)

VALERE, *assis.*

Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR *sort, et rentre tenant un livre.*

Voilà Sénèque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque ?

VALERE.

Oui. Ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas ;

Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALERE.

Ouvre et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

« CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

- » La fortune offre aux yeux des brillans mensongers.
 » Tout les biens d'ici-bas sont faux et passagers :
 » Leur possession trouble , et leur perte est légère :
 » Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. »
- Losque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
 Il avoit, comme vous, perdu tout son argent.

V A L E R E , *se levant.*

Vingt fois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
 (*Il s'assied.*)

Des mouvemens de rage. Allons, poursuis, achève.

H E C T O R.

- « L'or est comme une femme ; on n'y sauroit toucher ;
 » Que le cœur , par amour , ne s'y laisse attacher.
 » L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie ,
 » Sont deux grands rémoras pour la philosophie. »
- N'ayant plus de maîtresse , et n'ayant pas un sou ,
 Nous philosopherons maintenant tout le soul.

V A L E R E.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre ,
 Adorable Angélique.... Achève ton chapitre.

H E C T O R.

- « Que faut-il... »

LE JOUEUR,

VALERE.

Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

« Que faut-il à la nature humaine ?
» Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
» C'est posséder les biens que savoir s'en passer ».
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Etoit-il de Paris ?

VALERE.

Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !

HECTOR.

Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier :

VALERE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre :
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre ;
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici : la musique

Peut-être calmeroit cette humeur frénétique,

VALERE.

Que je chante !

HECTOR.

Monsieur...

VALERE.

Que je chante, bourreau !

Je veux me poignarder : la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! Sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Disiez-vous.

VALERE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

SCENE XIV.

GERONTE, VALERE, HECTOR.

HECTOR.

MONSIEUR, contraignez-vous ; j'apperçois votre père.

GERONTE.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?

(à Hector,)

Est-ce toi, malheureux, qui cause ce transport ?

VALERE.

Non pas, monsieur.

HECTOR, à Geronte.

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête et que Sénèque exhale.

GERONTE

Qu'est-ce à dire Sénèque ?

HECTOR.

Oui, monsieur, maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant

C'est la philosophie, et voilà notre livre;
C'est Sénèque.

GERONTE.

Tant mieux. Il apprend à bien vivre :
Son livre est admirable et plein d'instructions,
Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR.

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,
Et le mépris qu'on doit faire de ces maîtresses ;
Comme la femme ici n'est qu'un vrai rémora,
Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd... que l'amour dans nos
ames...
Ah ! que ce livre-la connoissoit bien les femmes ?

GERONTE.

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR.

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur.

GERONTE, à Valère.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience.
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance ;
Je quitte le notaire, et j'ai vu les parens,
Qui d'une et d'autre part, me paroissent contents.

Vous avez vu, je crois, Angélique ; et j'espère
Que son consentement...

VALERE.

Non, pas encor, mon père.
Certaine affaire m'a....

GERONTE

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empressement.
Courez-y : dites-lui que ma joie est extrême ;
Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, et l'embrasser....

HECTOR, à *Géronte*.

Tout doux,
Monsieur fera cela tout aussi-bien que vous.

VALERE, à *Géronte*.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCENE XV.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR.

IL vous plaira toujours être mémoratif
D'un papier que tantôt, d'un air rebarbatif,
Et même avec scandale....

GERONTE.

Oui dà ! laisse moi-faire ;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc , sur ce pied , vous visiter demain.

SCENE XVI.

GERONTE, *seul.*

GRACES au ciel , mon fils est dans le bon chemin ;
Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraînoît du jeu la passion ardente.
Ah ! qu'un père est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

D O R A N T E.

H é ! madame , cessez d'éviter ma présence.
 Je ne viens point armé contre votre inconstance ,
 Faire éclater ici mes sentimens jaloux ,
 Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
 Plus que vous ne pensez mon cœur vous justifie.
 Votre légéreté veut que je vous oublie :
 Mais , loin de condamner votre cœur inconstant ,
 Je suis assez vengé si j'en puis faire autant.

A N G E L I Q U E .

Que votre emportement en reproches éclate ;
 Je mérite les noms de volage , d'ingrate.
 Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi
 A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi :
 J'en prévois les dangers ; mais un sort tyrannique....

D O R A N T E .

Votre cœur est hardi , généreux , héroïque :

Vous

Vous voyez devant vous un abîme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, madame, d'y courir.

NERINE.

Quand j'en devois mourir, je ne puis plus me taire.
Je vous empêcherai de terminer l'affaire :
Ou si dans cet amour votre cœur engagé
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé.
Je suis fille d'honneur ; je ne veux point qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valère est un indigne ; et, malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible il faut lui faire grace :
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse ?
Hélas ! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui ?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre.
Je ne suis point, madame, ici pour vous contraindre,
Mon neveu vous épouse, et je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

Mad. LA RESSOURCE, ANGELIQUE,
DORANTE NERINE.

NERINE.

MADAME la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire ?

Mad. LA RESSOURCE.

Je cherche un cavalier pour finir une affaire....
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nérine-la connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, et qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet :
Habile en tous métiers, intrigante parfaite ;
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achète,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, mais à bon marché.

Mad. LA RESSOUCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle ;
Vous avez si bon cœur.....

NERINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis. En bijoux et brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, à *Mad. la Ressource.*

Mais ne craignez-vous point qu'un soir, dans le
silence....

NERINE.

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connoissance.

Mad. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NERINE, à *Mad. la Ressource.*

Montrez-nous votre écriin.

Mad. LA RESSOUCE.

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main.
Regardez ce brillant ; je vais en faire affaire
Avec et pardevant un conseiller-notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelqu'acte à l'opéra.

SCENE III.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE,
NERINE, Mad. LA RESSOURCE.

NERINE.

MAIS voici la Comtesse.

Mad. LA RESSOURCE.

On m'attend ; je vous quitte.

NERINE.

Non, non ; sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à *Angélique*.Votre choix est-il fait ? Peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Oui, mascrur, il est fait ; et ce choix doit vous plaire,
Puisqu'avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment, monsieur est ce mortel heureux,

Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux ?

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, et se peut réparer.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE,
DORANTE, Mad. LA RESSOUCE,
NERINE.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

CHARMÉ de vos bontés, je viens enfin, madame ;
Ici mettre à vos pieds et mon corps et mon ame.
Vous serez, par ma foi, marquise cette fois ;
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mad. LA RESSOURCE, *à part.*

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie

De m'unir avec vous le reste de ma vie.
 Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

Mad. LA RESSOURCE, *à part.*

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
 Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en France
 Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
 Des enfans de tout point mieux conditionnés.

(*Appercevant Mad. la Ressource.*)

Vous verrez si je ments. Ah ! vous voilà, madame.
 (*à la Comtesse.*)

Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NÉRINE, *au Marquis.*

Vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne sais ce que c'est.

Mad. LA RESSOURCE, *au Marquis.*

Ah ! je vous connois trop, moi, pour mon intérêt.

Quand vous résoudrez-vous, monsieur le gentilhomme
 Fait du tems du déluge, à me payer ma somme,
 Mes quatre cens écus prêtés depuis cinq ans ?

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems,

Mad. LA RESSOURCE.

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,
 A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé! vous rêvez, m'amie.

Mad. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.
 Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas. . . .
 Baste. . . .

LA COMTESSE, à Mad. la Ressource.

Parlez, parlez.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude
 D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE JOUEUR,

LE MARQUIS, *à part.*

Ah ! je grille.

Mad. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,

On le verroit encor vivre aux dépens du roi.

NERINE.

Quoi ! monsieur le Marquis. . . .

Mad. LA RESSOURCE.

Lui, marquis ! c'est l'Epine,

Je suis marquise donc, moi, qui suis sa cousine ?

Son père étoit huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

(à part.)

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens !

Mad. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas huissier ? Qu'il t'en souvienn.

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut et bas Maine.

NERINE.

Votre père étoit donc un marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur, un fort illustre amant.

Mad. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche,
Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puisqu'on le sait, mon père étoit huissier,
Mais huissier à cheval; c'est comme chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, madame,
Nous ne mettions à fin une si belle flamme:
Jamais ce feu pour vous ne fut si violent;
Et jamais tant d'appas....

LA COMTESSE.

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS.

Insolent! moi, qui dois honorer votre couche,
Et par qui vous devez quelque jour faire souche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de cour!

On reconnoît si mal le rang et le mérite.
 J'en suis , parbleu , ravi. Pour le coup je vous quitte.
 J'ai , pour briller ailleurs , mille talens acquis ;
 Je vais m'en consoler. Allons , saute Marquis.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE , ANGELIQUE , DORANTE ,
 NERINE , Mad. LA RESSOURCE.

LA COMTESSE.

JE n'y puis plus tenir , ma sœur , et je vous laisse.
 Avec qui vous voudrez finissez de tendresse ;
 Coupez , taillez , rognez , je m'en lave les mains.
 Désormais , pour toujours , je renonce aux humains.

SCENE VI.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE,
Mad. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mad. LA RESSOURCE.

La rencontre est plaisante !
Je l'ai démarquisé bien loin de son attente :
J'en voudrois faire autant à tous les faux marquis.

NERINE.

Vous auriez, par ma foi, bien affaire à Paris.
Il est tant de traitans qu'on voit, depuis la guerre,
En modernes seigneurs sortir de dessous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied-plat,
De sa vieille mandille achète un marquisat.

ANGELIQUE, *d Mad. la Ressource.*

Vous avez découvert ici bien du mystère.

Mad. LA RESSOURCE.

De quoi s'avise-t-il de me rompre en visière ?

Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame se marie.

NERINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

Mad. LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre.
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà ;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela ;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites-le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE, *le lui arrachant.*

Oh! je suis curieuse, il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros! ils sont fort de mon goût.
Mais, que vois-je, grands dieux! quelle surprise
extrême!

Aurois-je la berlue? Hé! ma foi, c'est lui-même.

Ah!...

(Elle fait un grand cri).

ANGELIQUE;

ANGÉLIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine, et te trouves-tu mal ?

NÉRINE.

Votre portrait, madame, en propre original.

ANGÉLIQUE.

Mon portrait ! Es-tu folle ?

NÉRINE, *pleurant.*

Ah ! ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse ?

Mad. LA RESSOURCÉ.

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, *à Nérine.*

Tu te trompes. Vois mieux.

NÉRINE.

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGÉLIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine ; c'est lui-même ;
C'est mon portrait, hélas ! qu'en mon ardeur extrême
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mad. LA RESSOURCE.

Votre portrait ! il est à moi , sans vous déplaire ;
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valère.

ANGELIQUE.

Juste ciel !

NERINE.

Le fripon !

DORANTE , *prenant le portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mad. LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE , *à Mad. la Ressource.*

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier.

NERINE , *à Angélique.*

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier ,
Étant encore amant ; il vous vendra , madame ,

A beaux deniers comptans , quand vous serez sa
femme.

(à Mad. la Ressource.)

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas ,
De grace , éloignez-vous , et ne vous montrez pas.

MAD. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi. . .

DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

MAD. LA RESSOURCE, *se retirant au fond
de la scène.*

Lorsque je le verrai , j'en serai plus certaine.

SCENE VII.

VALERE , ANGELIQUE , DORANTE ,
HECTOR , NERINE , Mad. LA RESSOURCE
au fond du théâtre.

VALERE.

QUEL bonheur est le mien ! Enfin voici le jour ,
Madame , où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré. . . Mais , ciel ! quelle tristesse ,

Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse ?
Esr-ce ainsi que tantôt. ...

NERINE.

Bon ! ne savez-vous pas ?
Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi ! changer si-tôt !

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valère,
Les funestes retours de mon humeur légère :
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme et me rassure !

NERINE, *à part.*

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque à mon portrait, sans crainte de rival,
Doit, avec la copie, avoir l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment, que mon ame est contente !

ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti , Dorante ?

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît ; vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche , madame , a prononcé sans feindre ;
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR, *bas à Valère.*

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontés....

ANGELIQUE.

Montrez donc , sans attendre ,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre ;
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALERE, *fouillant dans sa poche.*

Soit.... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle, en voyant de mon amour ce gage,
Il joueroit, à vos yeux, un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

LE JOUEUR,
ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer :
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Madame , au plus heureux accordant la victoire ,
Le triomphe est trop beau , pour n'en pas faire gloire.

VALERE , *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez , il faut vous le chercher.
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin , il faut vous satisfaire.

HECTOR , *appercevant Mad. la Ressource.*

Ah ! nous sommes perdus , j'apperçois l'usurière.

VALERE.

(*à Hector.*)

C'est votre faute , si.... Qu'as-tu fait du portrait ?

HECTOR.

Du portrait ?

VALERE.

Oui , maraud , parle , qu'en as-tu fait ?

HECTOR , *tendant la main par derrière , dit bas
à Mad. la Ressource.*

Madame la Ressource , un moment sans paroître ,

Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah ! chien ! Ah ! double traître !

Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur. . . .

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut que ton trépas. . . .

HECTOR, *à genoux.*

Ah ! monsieur , arrêtez , et ne me tuez pas.

Voyant dans ce portrait madame si jolie ,

Je l'ai mis chez un peintre ; il m'en fait la copie.

VALERE.

Tu l'a mis chez un peintre ?

HECTOR.

Oui , monsieur.

VALERE.

Ah ! maraud !

Va , cours me le chercher , et reviens au plutôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Epargnez-lui ces pas. Il n'est plus temps de feindre.

Le voici.

LE JOUEUR,

HECTOR, *à part.*

Nous voilà bien achevés de peindre !

Ah ! carogne !

VALERE, *à Angelique.*

Le peintre. . . .

ANGELIQUE, *à Valère.*

Avec de vains détours,

Ingtrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en vérité, de telles épithètes

Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Pefide que vous êtes !

Ce portrait, que tantôt je vous avois donné

Pour le gage d'un cœur le plus passionné ;

Malgré tous vos sermens, parjure, à la même heure,

Vous l'avez mis en gage !

VALERE.

Ah ! qu'à vos yeux je meure. . . .

ANGELIQUE.

Ah ! cessez de vouloir plus long-temps m'outrager,

Cœur lâche.

HECTOR, *bas à Valère.*

Nous devions tantôt le dégager ;
Et, contre mon avis , vous avez fait la chose.

Mad. LA RESSOURCE.

De tous vos débats , moi , je ne suis pas la cause ;
Et je prétends avoir mon portrait , s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le-moi garder ; j'en paierai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE VIII.

GERONTE, ANGELIQUE, VALERE,
DORANTE, NERINE, Mad. LA RESSOURCE,
HECTOR.

GERONTE, *à Angélique.*

QUE mon ame est ravie
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie !
J'attends depuis long-temps ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur ressent , je crois , le même empressement ;

GERONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.
 Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire;
 Et l'hymen de madame, à vous en parler net,
 N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il est vrai.

GERONTE, *d'Angélique.*

Le notaire en ce lieu va se rendre;
 Avec lui nous prendrons le parti qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu'un rat;
 Et le notaire peut remporter son contrat.

GERONTE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foiblesse
 De rendre à votre fils tendresse pour tendresse;
 Mais la fureur du jeu dont il est possédé,
 Pour mon portrait enfin son lâche procédé,
 Me font ouvrir les yeux; et, contre mon attente,

En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.

(*A Dorante.*)

Acceptez-vous ma main ?

DORANTE.

Ah ! je suis trop heureux
Que vous vouliez encor. . .

GERONTE, à *Hector.*

Parle, toi, si tu veux ;
Explique ce mystère.

HECTOR.

Oh ! par ma foi, je n'ose ;
Ce récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis, sans réflexion,
Le portrait de madame, une heure, en pension

(*Montrant Mad. la Ressource.*)

Chez cette chienne-la, que lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,

Sa folle passion m'en fait assez juger.
 J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
 Fils indigne de moi, va, je te déshérite ;
 Je ne veux plus te voir, après cette action,
 Et te donne cent fois ma malédiction.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

ANGELIQUE, VALERE, DORANTE,
 NERINE, Mad. LA RESSOURCE, HECTOR.

HECTOR.

LE beau présent de nôce !

ANGELIQUE, *à Valère, donnant la main
à Dorante.*

A jamais je vous laisse.
 Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse,
 Et si vous conservez aussi mal ses présens,
 Vous ne ferez, je crois, fortune de long-temps.

Mad. LA RESSOURCE, *à Dorante.*

Et mon portrait, monsieur, vous plaît-il me le rendre ?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre ;

Ni toi , Nérine , aussi. Suivez-moi toutes deux.

(à Valère.)

Quelqu'autrefois , monsieur , vous serez plus heureux.

(Il sort.)

SCENE X.

Mad. LA RESSOURCE , VALERE ,
NERINE , HECTOR.

Mad. LA RESSOURCE , *faisant la révérence*
à Valère.

EN toute occasion soyez sûr de mon zèle.

(Elle sort.)

HECTOR , à Mad. la Ressource.

Adieu , tison d'enfer , fesse-Mathieu femelle.

SCENE XI.

NERINE , VALERE , HECTOR.

NERINE , à Valère.

GRACE au ciel , ma maîtresse a tiré son enjeu.

Vous épouser , monsieur , c'étoit jouer gros jeu.

(Elle sort , en lui faisant la révérence.)

SCENE XII et dernière.

VALERE, HECTOR.

(*Hector fait la révérence à son maître , et va
pour sortir.*)

VALERE.

Où vas-tu donc ?

HECTOR.

Je vais à la bibliothèque
Prendre un livre , et vous lire un traité de Sénèque.

VALERE.

Va , va , consolons-nous , Hector : et quelque jour
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN.

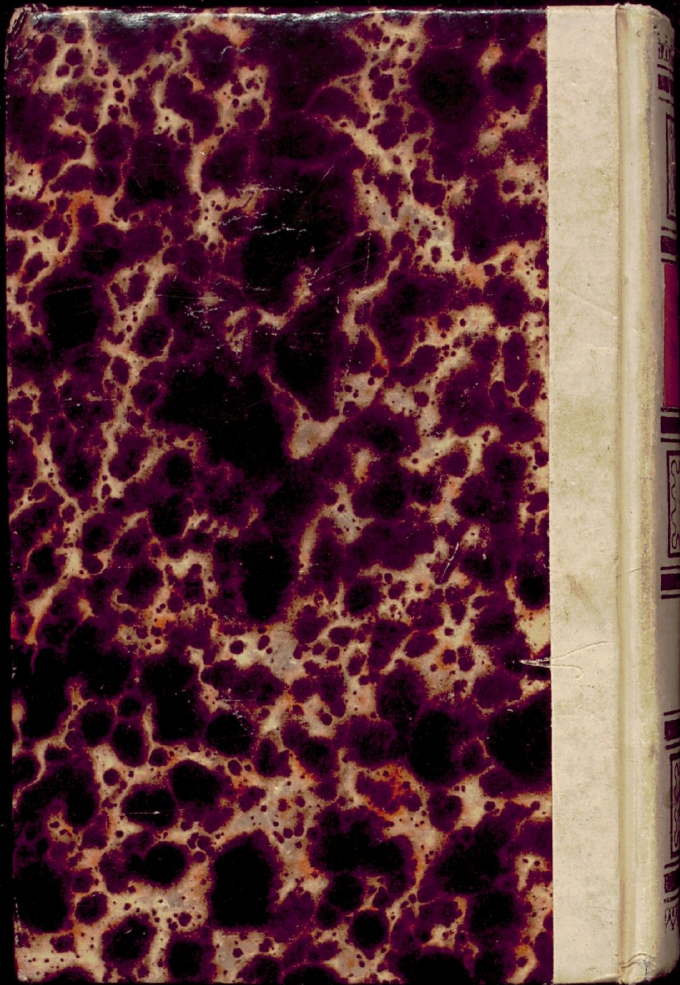


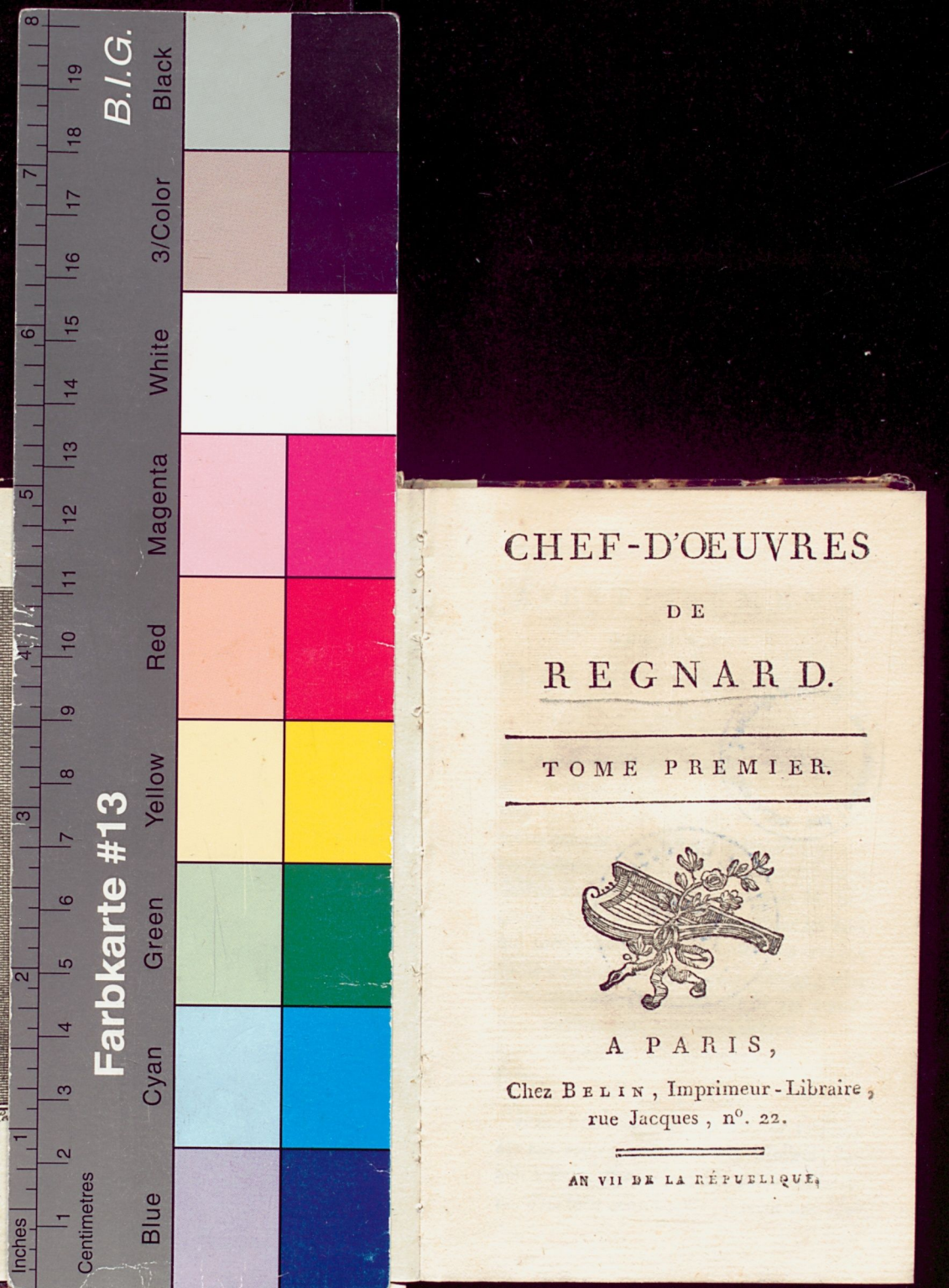


AB 110 383

S

(112.)





Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8

Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

CHEF-D'OEUVRES

DE

REGNARD.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BELIN, Imprimeur-Libraire,
rue Jacques, n°. 22.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.